

JOURNAL DE 20 PAGES : 5 CENTS

Le Samedi

VOL. I. - NO. 9.

MONTREAL, 10 AOUT 1889.

(LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.)



SCENES ET TYPES DE PLACES D'EAU

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, - - \$2.50. — SIX MOIS, - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMERO, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 10 AOUT 1889.

CHASSE SPLEEN

Un homme ne se doute de son poids que du jour où il passe à travers la glace.

Faites plusieurs faveurs à un homme, et il croira que vous êtes obligé par là de continuer.

Quand on songe au prix du violon, on se demande comment il y en a autant qui dansent.

Le dernier roman s'appelle : *Une bouteille de champagne*. Un critique le trouve *extra sec*.

Les femmes ne devraient rien cacher à leurs maris, excepté leurs mauvais coups, bien entendu.

Les hommes découvrent qu'ils ont été chanceux bien des années seulement après que leur chance est passée.

Si vous voulez faire plaisir à une jeune fille, appelez-la madame. Si vous voulez flatter une femme, appelez-la mademoiselle.

La société est une espèce de pâte. Il y a la croute de dessus et la croute de dessous. C'est ce qu'il y a dans le milieu qui est bon.

Comment expliquer cette antipathie ? On ne peut pas entrer chez un dentiste sans lui montrer les dents ?

Dans un temps de bouleversements politiques continuels comme le nôtre, c'est encore la presse qui fait le plus de révolutions.

Rit bien qui rit le premier, quand c'est son supérieur qui fait un jeu de mot.

Après s'entendre dire qu'elle est belle, ce qui fait le plus de plaisir à une femme c'est d'entendre dire qu'une autre femme est laide.

Un enfant soigneux doit toujours constater, lorsqu'il reçoit sa première montre, si les 175 morceaux qui la composent, y sont bien tous.

Le patron d'une grande compagnie d'imprimerie recevait la note suivante : " Veuillez excuser mon mari s'il ne va pas à l'atelier ce matin ; il est mort."

Barnum publie un nouveau mémoire sur la manière de frapper les yeux du public. Il a oublié le moyen le plus infaillible et le plus expéditif : l'usage du parapluie.

La statistique nous apprend que la moyenne des familles aux Etats-Unis se compose de quatre personnes et un sixième. Le sixième représente probablement la belle-mère.

La plus grande sottise dans le ménage c'est de ne pas acheter ce dont vous avez besoin parce que c'est cher et d'acheter ce dont vous n'avez pas besoin parce que c'est bon marché.

Voulez-vous empêcher votre chien de faire des connaissances dans la rue ? Vous lui arrangerez sur le nez deux aiguilles qui débordent d'un pouce. Quand il ira sentir d'autres chiens, vous m'en direz des nouvelles.

Un journal de Toronto disait ces jours-ci que les extrêmes se touchent et que les pères du parti prohibitioniste contre les liqueurs sont d'anciens ivrognes réformés. C'est un enfant qui a été évidemment élevé à la bouteille.

Prenez un bassin plein d'eau. Plongez-y le doigt pendant une minute. Observez, en le retirant, le trou qu'il laisse dans l'eau. Vous aurez l'image parfaite de l'impression que vos conseils laissent dans l'esprit d'un jeune homme.

La substitution de l'électricité à la corde pour l'exécution des criminels, va forcer les journaux à changer leurs clichés. *Le mot fatal* va être remplacé par *le foudroyant bouton* ; *la plonge suprême* sera *le choc terrible*. On ne *lancera plus dans l'éternité* ; on *dépêchera un homme dans l'autre monde*.

Un ami, entrant chez un marchand de hardes faites. — C'est moi qui en ai une bonne à te conter.

Le marchand d'habits, prenant son ami à l'écart. — Ne me contes pas cela à présent. J'ai deux pratiques qui essaient des habillements et s'ils venaient à rire trop fort les boutons tomberaient.

Le mari. — Si je suis obligé de rester plus tard au bureau ce soir, je t'enverrai un mot.

La femme (qui avait brossé son habit le matin). — Ce n'est pas la peine, j'ai trouvé la lettre que tu m'avais préparée et j'en ai pris note.

— C'est une brute, ce Balthazar ; il voulait bien me donner la volée ce matin.

— Comment peux-tu lui supposer une telle chose ? Tu te trompes sur ses intentions ?

— S'il n'en avait pas l'intention, pourquoi est-ce qu'il l'a fait ?

Joseph Peck. — Je n'ai parlé rudement à ma femme qu'une fois dans ma vie.

Churley. — C'est très remarquable, cela.

Joseph Peck. — Remarquable ! Je le pense bien ; regardez la cicatrice que j'en porte encore.

— Garde-moi toutes ces punaises autour d'une rose, disait un farceur en désignant un lot de dames faisant la cour à une jolie fille.

— Oui, mais la rose s'est aperçue que toutes ces petites bêtes sont couleur d'or.

La femme pratique. — Ainsi vous êtes allée jusqu'à Rome !

La touriste (commençant un récit enthousiaste). — Oui, ma chère, j'ai vu le Pape, le Colysé, les grandes ruines, les . . .

La femme pratique l'interrompant. — Combien y paie-t-on le veau la livre ?

— Vas-tu aux noces d'Alfred ?

— Non, ça va être trop monotone.

— Comment sais-tu cela ?

— Tu n'as qu'à lire l'invitation : " Pas de cartes."

—Je ne sais pas ce que ça veut dire, ma montre a perdu dix minutes depuis hier.

—Mon cher, la mienne a perdu une journée. J'ai oublié de la monter la semaine dernière ; je ne m'en suis aperçu que vingt-quatre heures après et elle n'a jamais pu regagner cela.

On n'est pas maître de la distraction. Un savant arpenteait l'autre jour les rues en marchant un pied sur le trottoir et un pied dans le ruisseau.

Un ami le rencontre et s'informe de sa santé.

—Je suis très bien, reprend-il ; mais depuis une demi-heure, je me suis pris à boiter et je n'ai pas la moindre douleur.

—Si tu savais comme il est bête et fat ! On ne sait jamais comment le prendre.

—Alors, c'est une cruche sans anse.

Dans un Musée :

Un visiteur.—Regarde donc, Mack, ce singe hideux ! Il ressemble à notre ancien jardinier.

Le singe (à mi-voix)—Pour l'amour de Dieu ne me trahissex pas. L'ourang-outang que vous voyez dans l'autre cage est un détective de Chicago qui me cherche pour vol.

Jeune fille.—Que j'aime donc cela à regarder dans un télescope.

Sa vieille tante.—Un télescope ! Pouch ! Donnez-moi un trou de serrure.

Depuis longtemps Charley voulait faire un cadeau à sa belle, sans savoir réellement quoi acheter, il se décide à la consulter.

—Quoi, vous n'avez rien pu trouver, Charley ? Vous vous êtes oublié !

Charley comprit et se retrouva quelques semaines après agenouillé à côté d'elle au pied d'un autel.

—Je me moque de la corporation, qu'elle arrête mon eau si elle veut.

—Qu'est-ce que tu feras ?

—Est-ce que je n'ai pas mon vendeur de lait ?

En cour :

La femme.—Quelle figure d'assassin il a ce prisonnier-là ?

Le mari.—Chut ! Ce n'est pas le prisonnier, celui-là ; c'est le juge.

La femme (à son mari qui part pour l'Europe).—Pense à moi, mon cher, dans ton voyage. Ne m'oublie pas.

Le mari (d'un air convaincu).—Tiens, tu ne peux pas être plus sûre que cela ; je fais un nœud à mon mouchoir pour y penser.

La mère.—Je crains que M. Criserois ne soit pas sérieux. Il ne fera pas la demande.

La fille.—Oui, maman ; il va s'offrir par morceaux. Hier, il m'a offert son bras.

Le jeune garçon à sa blanchisseuse : — Pourquoi n'avez-vous pas mis d'autres boutons à mes chemises ?

La blanchisseuse.—Je pensais que vous vouliez d'abord mettre d'autres chemises à vos boutons.

LES MYSTERES DE L'ORGANISME HUMAIN

Un homme de Chicago offre en ce moment à la science un des phénomènes les plus curieux. Il n'éprouve le goût d'un aliment que cinq minutes après l'avoir mangé. Il prend le même temps à ressentir les effets d'une piqûre d'épingle à la jambe. Il sent une mauvaise odeur longtemps après avoir passé l'endroit nauséabond. Evidemment, un défaut d'organisme retarde chez lui la transmission de la sensation au cerveau.

Nous connaissons, cependant, un cas plus surprenant encore à Montréal. Un homme déjà âgé se réveille le matin avec le goût des quinze ou vingt verres de cognac qu'il a pris sans s'en apercevoir la veille.

ENTRE DUDES

Le jeune de Cardova.—Sais-tu qu'Antoine a eu l'audace de me traiter de fou !

Le jeune Tronc de l'air.—Vraiment ! C'est intolérable ; que lui as-tu fait ?

De Cardova.—Heureusement que je portais ma canne à sifflet. Je l'ai sifflé, tu sais, là, durement.

Tronc de l'air.—C'est bien fait ; il le méritait.

COMMENT ON DETOURNE UN ORAGE

Jeune fille.—C'est honteux, papa ! Un homme de votre rang qui traîne les rues et arrive nue tête en plein jour.

Le père, (titubant).—J'y vais pas, chère, (hic.) J'ai rencontré e'blanbec qu'j'avais mis à l'porte parcequ'il v'lait t'pouser (hic.) C'tsé un bon garçon ; a payé des traites ! T'sais j'lui dit d'te prendre.

La jeune fille.—Vrai, où est-il ?

Le père.—Sais pas (hic) l'police l'amène en brouette.

UNE PRIERE DU CŒUR

Le docteur.—Je dois vous dire qu'il y a peu de chance de le sauver, ce pauvre mari.

L'épouse.—Docteur, sauvez-le à tout prix, sauvez-le ! Le noir me va si mal !

RECETTE DESIRABLE

Le père, (voulant faire la morale à son fils).—Sais-tu mon enfant, que je n'ai jamais dépensé un sou pour la boisson ?

Le fils.—Vraiment, papa ! Comment vous y preniez-vous ?

POINTS DE VUE DIFFÉRENTS.

Le curé du village de *..... entre chez un barbier adonné à la boisson, et dont la main parfois tremble à la suite d'une bamboche. Pendant l'opération, le malheureux fait une entaille à son pasteur qui devient couvert de sang.

—Vous voyez, mon enfant, lui dit doucement le curé, les tristes effets de la boisson !

—Croyez-vous, hé, M. le Curé, comme ça rend la peau tendre !

MYSTÈRE EXPLIQUÉ

Un monsieur.—Dites donc, vous, qu'est-ce que vous entendez faire à mon chien ?

Le tramp.—C'est votre chien, boss ! Je suis content d'avoir trouvé son maître. Il y a une heure que je tâche de le renvoyer chez lui.

Le monsieur.—Du diable si ce chien peut s'en retourner chez lui, quand vous lui avez passé une corde au cou et que vous vous l'êtes attachée autour du corps.

Le tramp.—Tiens ! C'est pourtant vrai. Je m'explique à présent pourquoi il persistait à me suivre, la pauvre petite bête.

SUIVEZ LA DIRECTION

Le Recorder se trouve l'autre jour avec un voleur de poulets à juger.

—Qu'avez-vous à dire à l'accusation ?

Le prisonnier, (montrant un livre de cuisine).—Voici ma justification Votre Honneur. Lisez la recette que j'ai marquée : elle commence comme suit : " Prenez un poulet etc." Bien sûr, si elle avait eu autre chose en vue, elle aurait dit : *Achetez ou empruntez* un poulet. Elle ne dit rien de tel : elle dit tout simplement : *Prenez*, sans dire où. J'ai pris le premier poulet venu.

--Maintenant, témoin, dites à la cour qui était présent quand le prisonnier vous a noirci cet œil.

—Moi, votre Honneur.

PEUR D'UN RIEN

UNE TASSE DE CAFÉ ARABE.



I



II

— Entrons prendre une tasse de café arabe.



III

— Malheur ! nous sommes empoisonnés ! Il y a des bacilles dans la tasse !

— Non, pas bacille ! mais grenouille !!



IV

— A pas peur ! sauvez pas, la madame ! Elle est morte.

LE COIN DU DOCTEUR

N'est-ce pas que ce titre vous rappelle *le coin de Fanchette* dont parle M. de Gaspé ?

Ne jetez point ces loques par la fenêtre : mettez-les plutôt dans le coin de Fanchette.

Tel est l'avis d'un *ancien Canadien*.

J'ai adopté ce petit coin du SAMEDI pour y mettre, chaque semaine, un conseil d'hygiène.

Il se peut faire que vous n'en ayez pas besoin, que vous n'en vouliez pas ; cela n'est égal. Mais, croyez-m'en, ne le jetez pas au panier. Qui connaît les besoins de l'avenir ?

De quoi demain sera-t-il fait ?

Vous êtes fort, actif, rien ne vous résiste, vous débordez de santé, vous vous étonnez qu'on puisse être malade ; n'oubliez pas que les sommets altiers limitent des abîmes. Demain, dans une heure peut-être, vous serez faible, exsangue, abattu, exhalant votre plainte sur un lit de douleur.

C'est le moment des retours ; on refait ses chemins, marquant les pierres contre lesquelles notre pied a heurté, les ronces auxquelles sont accrochés les lambeaux de notre vie ; mesurant de l'œil les hauteurs d'où l'on a été précipité.

On sent alors le prix de l'avis salutaire qui eût éclairé la voie, empêché des écarts, prévenu bien des chutes.

“ La médecine, hélas ! bornée en sa puissance,”

“ Ne peut à l'infini prolonger l'existence,”

“ Gardien de la santé, l'art qui prévient le mal,”

“ Retient l'homme glissant vers le terme fatal.”

Je voudrais être votre petit *mentor*, humble conseiller, voyageant in cognito, et vous sonnant l'alarme des dangers de la route.

Ce rôle n'est pas très brillant, j'en conviens ; il me suffit qu'il soit utile.

* *

Or, n'allez pas croire, je vous prie, que je vaille enfourcher un pégase médical et partir en guerre contre des moulins à vents. Il s'en faut, et de beaucoup. Je veux simplement vous dire comment on doit faire les choses ordinaires de la vie : respirer, boire, manger, dormir. Quels sont les dangers du milieu où nous nous mouvons ? Les moyens de les éviter.

Hygiène de la personne, de la maison, de l'école, de la ville etc.

* *

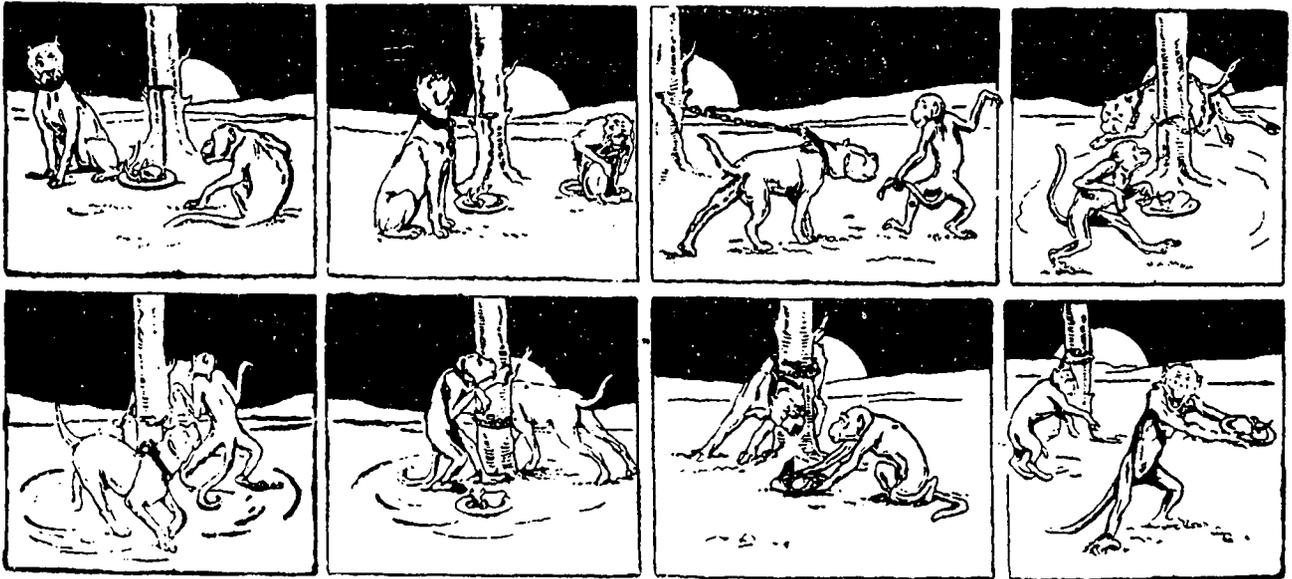
Vous faites contrairement à vos intérêts professionnels ? direz-vous.

Il n'en est rien : le médecin est avant tout hygiéniste, c'est-à-dire, conservateur de la santé. C'est là le beau côté de son rôle. Médecin, il l'est de nécessité, hygiéniste est de tous les instants et toujours bienvenu. C'est l'ami de la famille. Sa valeur est plus précieuse, d'autant que la santé n'est pas comparable à la maladie. C'est à ce point vrai que la moyenne de durée de la vie s'élève proportionnellement à l'expansion des notions de l'hygiène. Le trait caractéristique de ce siècle est la vulgarisation des connaissances utiles au bien-être de l'individu et de la société.

Permettez-moi de prendre part à ce mouvement et de vous en faire bénéficier.

LE DR NOIR.

HAUTE DIPLOMATIE



COMMENT ON GAGNE SON DINER.

MOTS D'ENFANTS

Bébé.—Est-ce vrai maman que Noé n'a gardé que deux animaux de chaque sorte dans l'arche ?

La mère.—Oui, mon chéri.

Bébé.—Comment qu'il a fait pour tuer les autres poissons.

Au catéchisme :

Le curé.—Vous comprenez bien ; il n'y a rien d'impossible au bon Dieu.

Un enfant.—Je ne crois pas cela, moi, M. le curé.

Le curé.—Comment mon enfant ! fais attention à ce que tu dis.

L'enfant.—J'en suis bien sûr, M. le curé. Il ne peut pas faire une roche assez grosse pour ne pas pouvoir la lever.

La petite Anna.—Tu sais, ma tante, je suis venue te dire qu'il y a un petit bébé nouveau chez nous.

La tante.—Vrai ! Est-ce un petit garçon ou une petite fille ?

La petite Anna.—Tu comprends, ça n'est pas encore décidé : il faut attendre qu'il soit baptisé.

Bébé avait fait le sorcier toute la longue journée. A la prière du soir, maman lui fait ajouter :

—Mon Dieu, faites que je sois demain un meilleur petit garçon que je n'ai été aujourd'hui.

Mais trouvant le souhait un peu radical et menaçant, il ajouta de son cru :

—Cependant, que votre volonté soit faite et non la mienne.

—Papa, je voudrais avoir ton avis.

—Qu'est-ce que c'est, ma vieille bébé ?

—Je voudrais savoir qu'est-ce que tu penses qu'il faudrait me donner pour le jour de ma fête ?

Jack.—Maman, mets-toi donc à quatre pattes un instant.

La mère.—Pourquoi cela ?

Jack.—Je voudrais dessiner un éléphant.

A l'école :

Le professeur.—Qu'est-ce que tu as à répondre ? Tu es allé voler des pommes ?

Le gamin.—Non, monsieur, c'est Tommy qui me les a données ; je ne sais pas où il les a prises ; et depuis que je les ai, Tommy ne se rappelle pas où je les ai prises.

—Maman, disait la petite fille qui voyait un veau pour la première fois. Ça c'est la vache qui donne du lait condensé, n'est-ce pas ?

APPEL ÉLOQUENT.

—Marie, lui dit Ernest d'une voix tremblante et avec la pâleur d'un homme à la veille de recevoir sa sentence, je me jetterais à vos genoux pour avoir votre réponse. On est plus hardi quand on plaide pour les autres. Vous tenez le sort de mon pauvre frère entre les mains. Vous savez comme il vous aime, et si vous êtes sourde à son appel, je redoute les conséquences. Il est seul au monde et il veut une belle-sœur. De grâce, voulez-vous être une belle-sœur pour lui ?

BON PLACEMENT



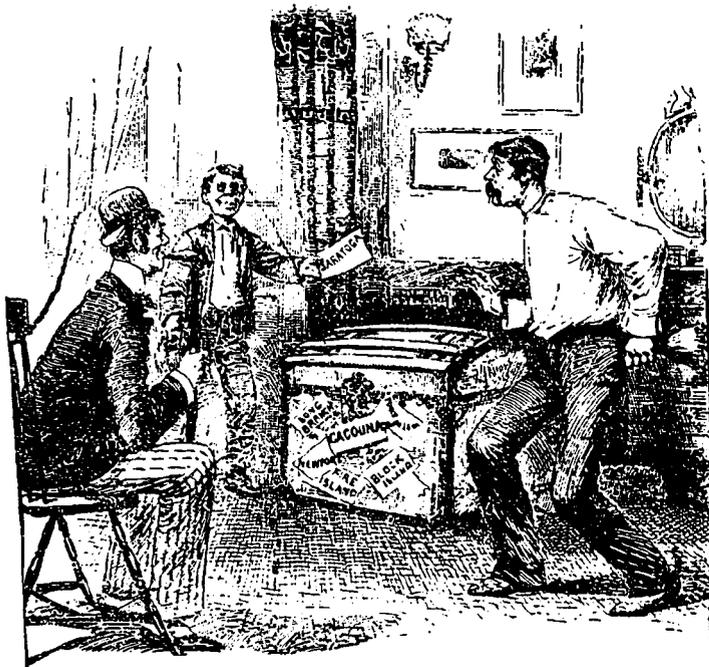
Les petits présents entretiennent l'amitié.

L'amitié se développe.

On se marie.

—Toujours que mon cochon, ça ne m'a rien coûté pour l'engraisser.

INTERVENTION INTEMPESTIVE



Sylvain.—Tu as une malle déjà bien bigarrée ! Tu as fait toutes ces places-là ?

Alfred, (qui a la manie de se vanter.)—Oui, et j'y ai eu un plaisir fou.

Le petit garçon du magasin, (entrant brusquement.)—Monsieur, mon patron vous envoie cette affiche qu'il a oublié de coller lorsqu'il a mis les autres.

RIEN N'EST SACRÉ POUR UNE ORANGE.

(Pour le SAMEDI)

Son pied si mignon, si cambré
Effleurait à peine le pré.
Oh ! crime ! Voir piler cette ange
Sur une pelure d'orange !

MOURIR PAR VERSEMENTS.

Le médecin à son patient, qui est un agent de machine à coudre.
—Mon ami, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Le temps du sacrifice est arrivé ; vous allez payer votre dette à la nature.

Le malade.—C'est bien, docteur, je la paierai par versements mensuels.

EN TOURNÉE POLITIQUE.

Le candidat (un vieux garçon qui n'a jamais regardé les enfants).—Le charmant bébé, madame ! Moi qui adore les enfants ! Quel âge a-t-il ?

La mère.—Quatorze semaines aujourd'hui.

Le candidat.—Est-ce que c'est votre dernier ?

SUR LES CHARS URBAINS

Le conducteur.—Madame, cet enfant doit payer.

La femme.—Maintenant, oui, je crois qu'il doit payer ; mais il était tout petit quand je suis parti avec lui d'Hochelaga. Je pense bien qu'il aura une moustache lorsque nous serons arrivés à St-Henri.

DIPLOMATIE

La mère.—Pourquoi as-tu donné cette lettre à ton mari ? Tu sais bien qu'il va oublier de la mettre à la poste.

La jeune femme.—C'est précisément pour cela. Je suis obligée d'inviter cette madame Blanqui à ma soirée ; mais je ne veux pas qu'elle vienne.

LES DIFFÉRENTES NATIONALITÉS

Un journal peint comme suit les caractères des différentes races qui forment la population de l'Autriche : Polonais, Hongrois, Bohémiens et Croates.

“Quatre soldats couchent dans la maison d'un paysan. Lematin quand ils se remettent en route on entend la conversation suivante :

“*Le Croate.*—Je regrette beaucoup la jolie montre qu'avait ce paysan.

“*Le Hongrois.*—Nous aurions dû la prendre.

“*Le Bohémien.*—Je l'ai enlevée.

“*Le Polonais.*—Mais tu ne l'as plus ; je te l'ai volée.”

Une jolie bourde que l'on vient de trouver dans Voltaire. Comme on le sait, il a traduit quelques unes des pièces de Shakespeare et entr'autres le passage suivant : “What care I foland ? With my sword I will carve a fortune” (Je me taillerai bien une fortune avec mon épée). Voltaire a traduit : “Avec mon épée je ferai une fortune à dépécer.”

DIEU VOUS BÉNISSE !

Merci, monsieur Jérôme ! me répondra mon lecteur ; certes oui, Dieu me bénisse... Mais je n'ai pas éternué, que je sache, pour le quart d'heure du moins ; à quel propos nous dites-vous cela ? ou plutôt à quel propos et pourquoi le dit-on aux gens qui éternuent ? Je soupçonne que vous voulez nous parler de la chose, et, au fait, je ne serais pas fâché de vous entendre dissertar un petit mot sur cette bizarre coutume ; car enfin, monsieur Jérôme... — Eh bien, oui, ami lecteur, telle est, en effet, mon idée, et je ne peuse pas que la petite histoire que je vais vous en faire doive vous être désagréable. Je dis même d'avance que, si je ne vous laisse pas convaincu, vous serez difficile.

Mettez-vous d'abord dans l'esprit que, quelque chose qu'on ait pu vous conter à ce sujet, il n'y a pas en tout un mot de vérité. Parmi les histoires les plus supportables en ce genre se trouve celle d'une peste qui, du temps du pape saint Grégoire, ravagea l'Italie, et qui avait pour effet et pour caractère spécial de faire mourir le malade d'une manière subite par un éternument. Quand le malade éternuait, ce qui était pour lui le passage de vie à trépas, les assistants lui donnaient cette bénédiction fraternelle ; on lui disait : “Dieu vous bénisse !” ce qui était l'équivalent ou la traduction du *Requiescat in pace*. Cette histoire, je le répète, serait à peu près acceptable, si elle n'était contredite par un fait certain : c'est que l'usage dont il s'agit est antérieur de plusieurs siècles au pape saint Grégoire ; antérieur même à l'ère chrétienne, emprunté par conséquent aux païens, comme nous allons vous le prouver par des témoignages authentiques.

Mais, avant cela, faisons remarquer que, dans l'antiquité la plus haute, l'éternument constituait un fait respecté duquel on tirait des augures, surtout lorsqu'il se produisait plusieurs fois de suite. Xénophon raconte qu'un de ses caporaux ayant éternué, il en tira un augure de bonheur au moyen d'un raisonnement auquel je n'ai pas compris grand'chose, mais que ses troupiers trouvèrent, paraît-il, assez concluant. En remontant quelque huit siècles plus haut, nous trouvons dans *l'Odyssée* une aventure du même genre, mais plus drolatique. Au dix-huitième livre de ce poème, le divin Homère nous raconte qu'un jour Télémaque se prit à éternuer, mais là, bien, de manière à faire trembler toute la maison. Cela mit dame Pénélope en belle humeur, laquelle appelant son fidèle Eumée le Subulque : “As-tu entendu, mon vieux, lui dit-elle ; voilà qui est soigné ! Et quel augure de bonheur les dieux nous donnent ainsi.—Jupiter a parlé par la b... non par le nez de mon cher Télémaque, et il nous annonce que nous allons être enfin débarrassés de ces gredins de galants qui m'assassinent de leurs poursuites, et qui mettent à sec notre pauvre liste civile, car tout à l'heure la voracité de ces maraudeurs aura fait disparaître nos bœufs, nos chèvres et tous ces porcelets, que tu aimes comme tes enfants. Or ça, mon bonhomme, il me vient une idée :—va-t'en à la porte du palais, où depuis quelques jours je vois ce mendiant que tu sais. Porte-lui de ma part ce pantalon et cette chemise, dont il me fait l'effet d'avoir grand besoin ; puis promets-lui encore un paletot magnifique que voici... mais qu'il n'aura que s'il répond d'une manière satisfaisante aux questions que je lui ferai.” C'est qu'en effet la bonne reine soupçonnait que cette espèce d'Auvergnat déguenillé pouvait bien être le sage Ulysse en personne. Mais rentrons dans l'intime de notre sujet.

Au second chapitre de son vingt-huitième livre, Pline l'Ancien s'exprime ainsi : *Cur sternuendis salutamus ! Quod etiam Tiberium Casarem in vehiculo cogisse tradunt. Et aliqui nomine quoque consulaturo religiosus putant.* Ainsi la coutume était déjà établie chez les Romains de faire aux gens qui éternuaient un souhait de salut ou de bonne fortune, et l'avant dernier mot de la phrase indique que ce souhait avait un caractère religieux. Dans divers auteurs, les gens qui éternuent, "*salvere jubentur,*" telle est l'expression consacrée, on leur ordonne de se "porter bien." Cela correspondait à "Dieu vous garde," et, d'après le texte cité plus haut, il paraît que, lorsque Tibère, se promenant dans son tilbury, venait à éternuer, alors, mais seulement alors, le populaire était obligé de crier : *Vive l'empereur !* formule qui revient au souhait déprécatif de vie et santé par la protection des dieux. Celui-ci existait donc déjà du temps de Pline, et, en remontant plus haut chez les Romains, voici ce que nous trouvons. C'est une histoire extraite du *Feterum auctororum fragmenta*, et insérée par le père Strada dans ses *Prælectiones academicæ*. J'en donne ici la traduction, un peu libre, à la vérité, mais je garantis l'exactitude parfaite du fond et celle des formules.

Un jour donc que Cicéron assistait à une pièce quelconque à l'Opéra de Rome, l'illustre orateur se mit à éternuer bruyamment. Aussitôt tous de se lever, sénateurs et plébéins, et chacun ôtant son bonnet : "Ohé ! lui cria-t-on de toutes parts, que Dieu vous bénisse !..." "*Omnes assurrexere... sacere jubentes.*" Sur quoi, trois gaudins, ayant noms *Fannius, Falbalus* et *Lemmicus*, accoudés dans une des loges, se mirent à échanger une foule de propos saugrenus, et finalement se posèrent la question de savoir d'où provenait une pareille coutume. Chacun dit la sienne, et tous les trois convinrent d'abord que la chose remontait à Prométhée. C'était donc là à Rome une tradition commune, et qui renvoyait l'usage assez haut, comme vous voyez, et quelque part comme à l'époque de la tour de Babel. Mais, si l'on était d'accord sur le fond, on en brodait le canevas de façons très différentes. De ce que raconta Fannius, de ce que narra Falbalus, je vous ferai grâce, et pour abrégé et pour autre cause encore, je me contenterai de la version de Lemmicus, qui suffit à notre objet.

Donc, suivant cette autorité respectable, le fils de Japet pétrit, comme on sait, avec la terre de pipe, une statue qu'il se proposait d'animer au moyen du feu céleste, et son œuvre achevée, il la mit dans une étuve pour qu'elle y séchât d'abord convenablement ; mais la chaleur s'y trouva trop forte, et si bien, ou plutôt si mal, qu'indépendamment d'autres avaries, le nez de l'œuvre se trouva gercé et racorni de la manière la plus désobligeante pour un nez qui aurait eu conscience de lui-même. Quand l'artiste rentra dans l'étuve et avisa ce nez rabougri, il se mit à jurer, le drôle, comme un païen qu'il était ; mais, comme il s'aperçut que le camard n'y gagnait rien, il prit le parti beaucoup plus sage de rafistoler l'organe en y ajoutant de l'argile fraîche, et, pour aider à la manœuvre de cette restauration, il imagina d'insérer une allumette dans une des narines de son mannequin. Or voilà que la muqueuse, déjà pourvue de sensibilité et de vie, s'irrite au contact de l'acide sulfureux, et il en résulte une si terrible éternutation, que les dents encore peu solides dans la mâchoire sautèrent toute à la figure de l'opérateur. Eperdu sous ce déluge d'aérolithes, et croyant voir son bonhomme se détraquer de fond en comble : "Ah ! s'écrie Prométhée, que Jupiter te protège !... *Tibi Jupiter adsit !*..." et voilà pourquoi deux choses, continua Lemmicus : d'abord, pourquoi aux gens qui éternuent on dit : "Que Jupiter vous assiste !" Et puis, pourquoi ce matin, dans un cas pareil, je n'ai rien dit à cette vieille momie de Crispinus. Comme de temps immémorial sa dernière dent a pris la fuite, il peut éternuer comme un vieux chat, sans péril aucun pour son râtelier."

Ici se termine le colloque de nos jouvenceaux. Certes, je suis loin d'en garantir le contenu, à l'endroit des faits et gestes de Prométhée ; et des mésaventures de son bonhomme, je n'ai pas eu sous les yeux le procès-verbal authentique. Mais ce qui ressort incontestablement de ce récit, c'est que du temps de Cicéron l'usage dont il s'agit était déjà bien vieux, puisqu'on le rapportait à l'un des plus anciens personnages de la Fable. Mais de plus, et c'est ce qui rend ce texte particulièrement précieux, nous y trouvons la formule précise de salutation que les autres textes enveloppent dans la phrase générique... *salvere jubent.* Ce n'est pas à dire que ce souhait et cette formule précatrice ne fussent usités que dans le cas spécial dont il s'agit : dans mille autres circonstances, sans doute, on se les adressait réciproquement en signe de bienveillance ; *Deus tibi faveat ! Dii adsint ! Tibi adsit Jupiter...* etc, etc ; mais, dans le cas spécial de l'éternement, la phrase était de rigueur parmi les gens bien appris.

Maintenant, lecteur, attention ! et veuillez entrer avec moi dans une école romaine, au temps de Camille ou de Coriolan. Là nous trouvons, au milieu d'une cinquantaine d'écoliers, un brave instituteur portant non Stolo, ou Volumnus, ou Pomponius peut-être ! Eh bien ! oui, Pomponius. Or voilà qu'un certain jour le bonhomme se met à éternuer ; mais, magistralement, et en deux temps, suivant la forme encore usitée chez les modernes, c'est-à-dire qu'il émit cette interjection nasale... *ad... sit !* que vous avez observée et pratiquée mille fois. Sur ce, voilà qu'un des gamins, remarquant l'homophonie de la chose avec l'un des trois mots de la formule déprécatrice qu'il entendait dans une foule de cas, ajouta d'un ton papelard... *tibi Jupiter !* Et toute la marmaille de répéter en chœur après lui : *Ad... sit... tibi Jupiter !*

Et voilà, ami lecteur, le mot de l'énigme ! Mais voyons la suite. Que fit maître Pomponius sous le feu de cette joyeuse espièglerie ? Passablement ahuri d'abord, il ne tarda pas à se remettre, et à prendre la chose du bon côté. Assez malin d'ailleurs, une manière de bénédiction comme celle-là allait à son tempérament. Je le vois d'ici promenant son regard sur la bande inquiète, levant la main droite, puis l'index, qu'il porte à son nez, puis calmant les terreurs par ces paroles anodines :

N'ayez point peur, petits amis ;
Bien souvent vous avez commis
Des malices moins innocentes
Eh bien, oui ! toutes fois et quantes
Il m'advient de faire... *ad... sit !*
Criez tous : *Jupiter adsit !*

Si les marmots manquèrent à cette consigne, vous ne le croyez pas. De l'école de Pomponius, elle fit irruption sur toute la ligne des établissements universitaires, et à qui mieux mieux, les enfants saluèrent du... *Jupiter ad... sit !*... d'abord les chefs de leurs classes, puis, et pères, et mères, et toutes les personnes respectables. Les grandes ne tardèrent pas à imiter les petites : la société tout entière y passa. Puis vint le christianisme, qui changea *Jupiter* en *Deus* ; et la formule ; *Jupiter vous protège !* se transforma tout naturellement en celle de : *Dieu vous bénisse !*

Ainsi il est bien avéré que cette formule est d'origine romaine ; et, si quelque chose est simple, naturel et manifeste, c'est sa dérivation du phénomène physiologique auquel il se rattache et dont il représente phonétiquement l'énergique expression. Si quelqu'un de mes lecteurs trouvait quelque chose de mieux, je le prierais de m'adresser son Mémoire par le télégraphe.

Je vous dois maintenant la citation de l'*Anthologie*, que je vous ai promise plus haut. Parmi les épigrammes grecques de toutes les époques dont se compose cette collection, il en est une qui se rapporte précisément à l'usage dont il s'agit. Car il n'est aucune de ces petites pièces qui soit d'une époque antérieure à celle où nous plaçons et où nous avons bien le droit de placer maître Pomponius et sa petite aventure. En étendant leur empire sur les pays de langue grecque, les Romains y importèrent une foule de leurs usages et de leurs habitudes sociales : le *Jupiter adsit* dut être de ce nombre, et voilà comment nous le retrouvons sous des plumes grecques. Je n'ose hasarder ici le texte grec de l'*Anthologie* qui ferait peur à nos lectrices, et j'en produis seulement la traduction latine en deux distiques :

Die cur Sulpicius nequeat sibi mungere nasum ?
—Causa est quod naso sit minor ipsa manus.
Cur sibi, sternutans, non clamat : Juppiter adsit ?
—Non nasum audit qui distat ab aure nimis.

Eh bien ! j'ai encore scrupule sur mon latin qui pourrait n'être pas compris de quelques dames, et surtout des bacheliers de la bifurcation. Aussi, pour les mettre en vers français, ai-je recours à la complaisance de notre ami Pomponius (celui de *la Semaine*, pas le magister), et l'excellent homme a bien voulu nous donner la traduction suivante du second distique, lequel seul se rapporte à la circonstance :

On demande pourquoi notre voisin Sulpice
Eternue, et jamais ne dit : Dieu me bénisse !
Serait-ce, par hasard, qu'il n'entend pas très-bien ?
—Du tout, l'oreille est bonne et fonctionne à merveille ;
Mais son grand nez s'en va... si loin de son oreille,
Que quand il fait... *ad... sit !* celle-ci n'entend rien.

Cette épigramme n'a, sans doute, guère plus de deux mille ans d'âge ; — et pourquoi même ne serait-elle pas de Pomponius l'ancien ? Pour ce qui est du nôtre, lui aussi, "toutes et quantes fois," il éternuera, ... et sans cela même, que Dieu le bénisse !

MONTÉ POUR QUATRE HEURES



M. Sidelong.—Je vous le répète, messieurs, zexi est la plus grande casion qu'jaie jamais eu l'casion de dire.

Madame Sidelong (qui est couchée).—Qu'est-ce que tu fais donc, Henri ?

M. Sidelong.—T'sais, j'finis mon discours du diner d'e'soir. Ces imbéciles, y'sont partis avant qu'j'fusse rendu à la moitié.

LE SEUL DE LA SAISON.

(Pour le SAMEDI)

L'astre des nuits rayonnait sur la plage ;
Nos cœurs, battant d'un bonheur surhumain,
Causaient entr'eux dans leur muet langage :
Elle venait de m'accorder sa main.

Alors, tremblant et d'ivresse et de crainte,
Je contemplai cette enfant sans détour,
Et je lui dis, dans une douce étreinte :
"As-tu jamais aimé d'un autre amour ?"

Son doux regard d'un doux feu s'illumine,
Et la candeur redouble sa beauté.
Elle répond de sa voix argentine :
"Je n'ai pas eu d'autre amour cet été."

ENCORE UN MOT DE TROP

Une veuve (âgée mais encore coquette).—Ceci Baron, est mon portrait quand j'étais fille.

Le Baron.—Superbe ; il a du être fait par un des vieux maîtres.

SE TROMPER D'HOMME.

Henri (horrifié à la vue de Kate fumant une cigarette).—Grand Dieu, te voilà à fumer !

Kate.—Ce n'est pas parce que j'aime cela : mais j'ai cru qu'en faisant de la fumée, si les voleurs étaient venus ils auraient cru qu'il y a un homme dans la maison et se seraient sauvés.

Henri.—Eh bien ! ma chère, tu as perdu ton temps. Les voleurs distinguent facilement l'odeur entre une cigarette et du tabac, et ils n'ont jamais peur d'un homme qui ne fume que la cigarette.

LES TERREURS DE LA PLAGE.

(Pour le SAMEDI)

Le rire aigu de la baigneuse blonde
Se pamant d'aise au sein du flot vermeil
Passe au cri fauve, en moins d'une seconde,
Quand un homard vient lui pincer l'orteil.

SAGACITÉ MÉDICALE

Le médecin.—Je sais ce qu'il vous faut : des forces. Prenez une bonne ration de *souppaine* tous les matins.

Le patient.—C'est ce que je fais toujours, docteur.

Le docteur.—Dans ce cas, supprimez-là.

CHANGEMENT DE NOM

Jim.—Dis donc, Luc, qu'est devenu ton beau chien bleu ?

Luc.—Superbe ; mais il a changé de nom.

Jim.—Pourquoi cela ?

Luc.—Il est sorti de chez Barsalou en savon d'odeur.

A VAUDREUIL



La servante.—Si monsieur veut voir le lever du soleil c'est le temps.



Le pensionnaire (qui s'est attardé avec des amis).—Au diable le lever du soleil ! Vous viendrez m'avertir pour que je le voie se coucher.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

XIII

(Suite)

De Morvan se saisit de ses pistolets, déposés sur son lit, les examina avec attention et comme s'il les voyait pour la première fois, puis les plaçant sous son bras et jetant son manteau sur ses épaules, il sortit de sa chambre et descendit l'escalier en courant.

Une fois dans la rue, le chevalier modéra sa vivacité, régla son pas sur celui des badauds, et se mit à marcher le nez au vent et de l'air ennuyé d'un homme depuis longtemps familiarisé avec les merveilles de Paris.

Pendant près de dix minutes, de Morvan conserva la même allure : ce ne fut que vers le milieu de la rue Saint-Honoré, un peu après avoir dépassé le Palais-Royal, qu'il s'arrêta devant la boutique d'un arquebusier : après une hésitation très-courte, il gravit deux marches placées devant la porte de la boutique et entra. Le marché fut long ; mais il finit par réaliser quatre-vingt livres sur ces armes qui étaient superbes.

—A présent, mon jeune gentilhomme, lui dit l'arquebusier quand il eut remis l'argent, vous n'avez qu'à remonter la rue à votre droite : à quatre portes au-dessus de moi demeure un fripier qui vend des habits, ma foi, fort présentables et presque à la mode du jour.

Quinze jours auparavant, cette plaisanterie hasardée de l'arquebusier lui aurait certes attiré une rude correction de la part du jeune homme ; cette fois, de Morvan se contenta de lui répondre tranquillement :

—Merci, monsieur, de votre renseignement, je vais en profiter.

Décidément, le chevalier se façonnait à la vie : il entra dans la voie du progrès.

XIV

La friponnerie des revendeurs d'habits est une chose trop connue pour que l'on songe à retracer la scène qui se passa entre le fripier et le Breton.

Il suffit de dire que ce dernier s'équipa fort convenablement des pieds à la tête, comme le lui avait prédit l'arquebusier, pour la somme de cent livres.

Le fripier consentit, de Morvan ayant vidé devant lui le contenu de sa bourse, qui renfermait seulement quatre-vingt dix-sept livres, à lui faire grâce de la différence des trois livres contre ses vieux habits.

L'honnête homme ne gagnait cependant guère plus de cinquante pour cent à ce marché.

La stupéfaction d'Alain, lorsqu'il vit rentrer une demi-heure après son maître, qu'il ne reconnut pas d'abord, ne peut se comparer qu'à son ravissement.

—Ah ! mon doux Jésus et ma bonne sainte Anne d'Auray ! s'écria-t-il en joignant les mains en signe d'admiration ; que vous êtes donc beau ! Il n'y a qu'un Breton capable d'avoir une si brave mine avec des habits français, Dieu de Dieu ! quel galant vous faites !

Ces compliments de son serviteur, c'était les premiers que le chevalier de Morvan recevait de sa vie, causèrent un vif plaisir au jeune homme, car ils lui firent reporter ses pensées vers Nativ.

De Morvan, à son arrivée, avait été reçu par l'hôte du *Cheval blanc* avec une méfiance pleine de froideur : son costume de voyage était, en effet, une assez mauvaise recommandation pour un aubergiste ; toutefois, lorsque ce dernier le vit revenir, après une courte absence, si brillamment vêtu, il pensa qu'il s'était trompé sur la position sociale du

jeune homme, et il s'empressa de lui envoyer un domestique pour s'informer s'il ne désirait point souper.

Le gentilhomme, quelle que fût sa délicatesse, ne pouvait ni se passer de manger, ni avouer, ce qui l'aurait honteusement perdu, qu'il ne possédait pas un sol vaillant.

Il commanda donc au garçon un modeste repas.

Enhardi par la déférence que lui montrait le valet, et sentant instinctivement que son nouveau costume lui donnait une certaine autorité, il demanda s'il n'y avait pas quelque coureur qui pût se charger de porter une lettre à l'hôtel d'Harcourt.

Comme les princes et les ducs d'Harcourt jouissaient d'une grande réputation de noblesse et de fortune, le valet répondit en s'inclinant humblement, que si le chevalier voulait bien prendre la peine de lui remettre la lettre, il s'engageait à la faire parvenir à sa destination avant une heure.

De Morvan écrivit les mots suivants :

« J'arrive à l'instant à Paris.

« Si demain vous avez besoin de ma vie, demain soir je n'existerai plus. »

Puis il signa et remit le billet au valet.

Ce dernier, fidèle à sa promesse, revint à peine l'heure expirée : il apportait une réponse.

On devine sans peine l'émotion qu'éprouva de Morvan en décachetant la lettre : elle contenait ces simples mots :

« Merci !—Demain je ne puis vous voir ;—après demain rendez-vous à trois heures chez le traiteur Renard et demandez l'étrangère,—j'y serai. »

Le chevalier, ivre de joie, mit la main à la poche pour donner un louis à l'intelligent messenger, mais la réflexion l'arrêta :

—Mon garçon, lui dit-il avec un certain embarras,—car cette espèce de mensonge mesquin répugnait à sa fierté,—j'aurai encore probablement besoin de tes services : nous réglerons tous nos comptes ensemble et tu seras satisfait.

Le valet s'inclina une seconde fois plus profondément, encore qu'il n'avait fait la première, et s'éloigna à reculons comme devant une majesté.

XV

Tandis que de Morvan, ivre d'amour et de joie songeait à son rendez-vous, un carrosse fort bien tenu, quoiqu'il ne portât aucune armoirie et fut conduit par un cocher sans livrée, s'arrêtait à la tombée de la nuit devant une petite maison gothique de la rue de Béthisy, située non loin de l'ancien hôtel de l'amiral de Coligny.

Un homme petit et trapu descendit, ou plutôt sauta de l'intérieur du carrosse, et s'en fut frapper à la porte de la maison gothique.

Cet homme, qui paraissait âgé d'environ cinquante ans, était habillé à la dernière mode : il portait un chapeau orné d'un plumet avec des audaces, un justaucorps galonné, les manches larges sur le poignet, la veste courte, le nœud d'épée et la dragonne, la cravate à la Steinkerque, les bras roulés et la culotte à l'espagnole.

Le chevalier de Morvan aurait certes passé cent fois devant l'inconnu sans songer à Mathurin, et pourtant cet homme n'était autre que le maquignon en personne.

A peine Mathurin venait-il de laisser retomber le marteau, qu'un laquais, revêtu d'une livrée magnifique, se présenta,

—Annonce monsieur le baron Legoff, lui dit Mathurin.

La pièce dans laquelle Mathurin, — ou le baron Legoff, entra,—était meublée avec une somptuosité sans pareille ; toutefois, grâce au désordre qui y régnait, le luxe y manquait de dignité.

Dans cette pièce et assis devant une grande table couverte de papiers jetés pêle-mêle, se tenait un homme à la toilette riche mais débraillée ; la physionomie de cet homme, qui pouvait avoir une soixantaine d'années, présentait un mélange de finesse, d'insouciance, de bonhomie, de hauteur et d'impudence aussi frappant que remarquable.

- En voyant entrer le baron Legoff, il se souleva de son grand fauteuil, salua légèrement et commença aussitôt la conversation :

Aurais-je l'honneur, monsieur le baron, d'être devant un de mes créanciers ?

— Nullement, monsieur le comte, répondit Mathurin, à moins toutefois que mes hommes d'affaires, — ce qui après tout pourrait bien être, — n'aient acheté quelques-unes de vos créances.

— Monsieur Legoff, lui dit-il tout d'un coup en se levant, savez-vous bien devant qui vous vous trouvez en ce moment ?

— Parfaitement, monsieur le comte ; devant un homme que beaucoup de gens ne savent pas apprécier à sa juste valeur, qui fait trembler madame de Maintenon, se moque de la colère de notre grand roi, est lieutenant-général, grand cordon, gouverneur de province, et se nomme d'Aubigné.

— Eh bien ! alors, monsieur, s'écria le comte d'Aubigné, vous qui savez tant de choses, vous ne devez pas ignorer...

— Ah ! Souffrez que je vous interrompe encore, cher comte, dit Mathurin, voilà que vous allez tomber dans la menace, ce qui est d'abord une chose de mauvais goût, et vous vaudrait ensuite l'humiliation de m'adresser des excuses. Causons plutôt de bonne amitié. Permettez-moi, monsieur le comte, de commencer notre entretien par une question incidente et tout à fait en dehors des intérêts dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure.

— Voyons cette question, monsieur le baron ? répondit d'Aubigné en affectant une aisance de ton et de manières qui lui était certes habituelle, mais qu'il était bien loin de posséder en ce moment.

— Elle est peut-être un peu indiscrette, ne l'attribuez toutefois, je vous prie, qu'à l'admiration que m'inspire votre mérite, et soyez persuadé que la curiosité n'y entre pour rien. Tout le monde sait, monsieur le comte, la pareimonie aussi honteuse qu'inexplicable dont Louis XIV use envers vous.

— Ne m'en parlez pas, baron, interrompit d'Aubigné avec un soupir, on croirait que mon cher beau-frère ne tient pas à l'honneur de mon alliance... Que diable ! entre nous soit dit, ma sœur pouvait prétendre à mieux que lui sous le rapport de la naissance... un fils de Mazarin...

— Doit toujours se montrer, lorsque son orgueil n'est pas en jeu, d'une ladrerie honteuse.

— Hélas ! vous ne devinez que trop bien le caractère de mon beau-frère, s'écria d'Aubigny en soupirant, n'était la pudeur qui m'a retenu, car il serait malséant de faire entrer le public dans ces divisions de famille, il y a longtemps que je lui aurais lavé d'importance la tête ! Eh bien ! cher baron, j'attends toujours votre question ?

— Votre franchise m'a mis à l'aise, dit Mathurin : ne vous trouvez-vous pas en ce moment un peu à court d'argent, cher d'Aubigné ?

— Un peu à court ! Vous êtes trop optimiste. Dites horriblement, douloureusement à court, cher baron, et vous resterez encore en deçà de la vérité.

— C'est que je ne trouve, moi, par contre, possesseur de certains fonds dont je ne sais que faire et pour lesquels je cherche un placement.

— Ah ! il s'agit d'un placement ! dit d'Aubigny d'un air désappointé.

— J'ai bien pensé un instant, poursuivit le prétendu Legoff, à m'adresser à quelque croquant de financier, mais je vous avouerai que cette espèce-là m'est invinciblement antipathique, et je me suis résolu à traiter cette affaire en gentilhomme et avec un gentilhomme.

— Une excellente idée que vous avez eue là ! s'écria d'Aubigné, dont l'air de découragement disparut aussitôt pour faire place à un engageant et joyeux sourire. Et en quoi, je vous prie, puis-je vous servir en cette occasion ?

— Mais en voulant bien devenir le dépositaire de mes fonds...

— Ah ! très-bien, dit d'Aubigné qui prit un air grave, et ajouta après une légère pause : Quelles sont vos conditions, monsieurs le baron !

— Je vous le répète, cher comte, que je désire traiter cette affaire en gentilhomme et non en croquant. D'abord, entre nous, pas d'écrits !

— J'ai en horreur l'encre et les plumes ! Accepté. Mais pardon, vous avez oublié jusqu'ici de mentionner le chiffre de la somme que vous désirez placer.

— Cinq mille louis, monsieur le comte !

— Heu ! heu ! c'est un assez joli denier, — dit d'Aubigné, jouant une indifférence que démentaient l'émotion de sa voix et l'animation de son regard. — Poursuivez, je vous prie. Vous en étiez à : " Pas d'écrits."

— Sur quel point nous reste-t-il donc encore à nous entendre ?

— Mais d'abord sur l'époque du remboursement ; ensuite sur le taux de l'intérêt.

— Ah ! cher comte, voilà que vous faites de la finance avec moi ; je ne me serais jamais attendu à pareille chose de votre part.

— Comment ! je fais de la finance ?

— Et certes, ne me parlez-vous pas d'intérêts ? Est-ce que votre métier, à vous gentilhomme, lieutenant général, grand cordon et gouverneur de province, est de faire suer l'argent ? Fi donc !...

— C'est juste, dit d'Aubigné. C'est à la fréquentation de mon cher beau-frère que je dois d'avoir de telles façons de m'exprimer. Calmez-vous... Intérêts, nuls : c'est adopté... reste à fixer l'échéance du remboursement.

Mettons trente ans, si vous voulez bien le permettre, cher comte.

— Trente ans, répéta d'Aubigné d'un air solennel, c'est bien long, cher baron ! Vous m'imposez là une terrible responsabilité. Non, décidément, il m'est impossible de vous accorder un pareil délai !

— Mettons alors le remboursement à vingt-cinq ans !

— Soit ! accepté à vingt-cinq ans, c'est tout ce que je puis faire pour vous.

Un moment de silence suivit la réponse de d'Aubigné ; ce fut le frère de madame de Maintenon qui, le premier, reprit la conversation.

— Et quand me remettrez-vous ces cinq mille louis, cher baron Legoff ? dit-il en regardant avec une fixité pleine d'inquiétude son interlocuteur.

— Tout de suite, si vous voulez bien le permettre, répondit Legoff qui, retirant un portefeuille de son pourpoint, l'ouvrit et présenta au comte un papier plié en quatre.

— Ah ! du papier, s'écria d'Aubigné avec un désespoir comique ; et que diable voulez-vous que je fasse de cela ! Depuis que le trésor est épuisé, les fermiers généraux ont inondé la France d'une telle quantité de promesses et d'hypothèques sur les branches de leurs revenus, que leur papier noirci ne vaut plus même aujourd'hui autant que du papier blanc.

— Un mandat tiré à vue sur le banquier Bernard et accepté par lui est-il donc aussi sans valeur ?

— Ah ! il s'agit de cela ! s'écria d'Aubigné qui déplia vivement le papier, y jeta les yeux, sourit d'un air joyeux et s'inclina devant Mathurin en disant :

— Cher baron, je ne connais personne au monde qui ait en affaires autant de tact que vous. Réellement, vous me voyez enchanté d'avoir fait votre connaissance. Veuillez je vous en conjure, disposer de ma personne et de mon crédit. Si vous aviez encore besoin de moi pour de nouveaux placements... je n'aurais pas la force de refuser...

— Je prends note de cet aveu cher comte, car ce premier placement n'est pour ainsi dire qu'un essai... Il me reste encore tant de fonds disponibles...

D'Aubigné regarda Mathurin avec une admiration profonde.

— Vous êtes donc bien riche ? lui dit-il.

— Hélas ! je suis criblé de millions. Mais puisque vous avez été assez bon pour me proposer vos services, veuillez je vous prie, me donner quelques renseignements dont j'ai besoin.

— Ne vous gênez pas, cher baron ! Rien ne me presse.

— Ce que je désire savoir maintenant n'est pas chose de grande importance. Quels sont les jours et les heures auxquels le roi travaille avec ses ministres ?

— Des renseignements sur l'intérieur de mon beau-frère ! rien de plus facile : le travail du roi avec ses secrétaires d'Etat commence tous les matins après le déjeuner et la messe de neuf heures ; ce travail a lieu ordinairement dans la chambre de ma sœur, le conseil d'Etat se tient tous les dimanches, les jeudis, les mercredis et les lundis, de quinzaine en quinzaine,

Les lundis, et deux fois par mois, se réunit le conseil des dépêches pour les affaires intérieures du royaume : Monsieur, le frère du roi, le chancelier, les secrétaires d'Etat titulaires ou en survivance, assistent à ce conseil ; c'est le mardi que se rassemble celui des finances : il se compose des princes et des secrétaires, qui y appellent les conseillers des aides.

Le vendredi, en souvenir de la mort de Jésus-Christ, mon beau frère tient conseil de conscience avec son confesseur et monseigneur l'archevêque de Paris ; c'est là où se règle la disposition des bénéfices.

Enfin tous les soirs . . .

— Pardon, cher comte, dit Mathurin en interrompant d'Aubigné, mais vous ne me parlez pas du secrétaire de la marine.

— De ce cuistre de Pontchartrain ?

— Va pour cuistre si l'expression vous convient : c'est justement sur son compte que j'ai le plus besoin de renseignements.

— Pontchartrain travaille tous les soirs, et cela quelquefois jusqu'à onze heures, avec le roi mon beau-frère. Ce Pontchartrain, qui a succédé, comme vous le savez à Ségneley, est un déplaisant original. Se créant à plaisir des difficultés pour ne pas les vaincre, il semble détester la marine et avoir pour but secret sa destruction. Son plus grand plaisir est d'être désagréable à ceux qui ont besoin de lui, et il faut lui rendre cette justice qu'il y réussit admirablement. C'est l'homme d'Etat le plus dur dans son cabinet qui ait jamais existé. A côté de lui, Louvois, de si désagréable mémoire, était la douceur en personne. Du reste le physique de Pontchartrain s'allie on ne peut mieux avec l'affabilité de son caractère. Figurez vous un visage démesurément long, horriblement labouré par la petite vérole, et du milieu duquel sortent deux grosses, épaisses et ahominables lèvres qui ressemblent à la gueule d'un monstre. Enfin, dernier trait de beauté, qui complète un si rare assemblage de grâces, Pontchartrain, qui est borgne, possède un œil de verre.

— Et sous le rapport de la capacité, cher comte ?

— Sous le rapport de la capacité, Pontchartrain n'est pas tout à fait dénué d'intelligence : il comprend assez bien. Auriez-vous affaire à lui ?

— Hélas ! oui, je compte même sur votre obligeance, mon cher d'Aubigné, pour m'en obtenir demain une audience.

— Une audience pour demain ! répéta le frère de madame de Maintenon en riant ; vous figurez-vous donc que l'on dispose à son gré d'un pareil ours ?

— Je ne discute nullement sur le plus ou le moins de difficultés que vous rencontrerez dans cette négociation, répondit froidement Mathurin ce que je désire, ce que je veux, c'est voir, je vous le répète, demain même, le ministre Pontchartrain.

— Soit, répondit d'Aubigné avec une soumission qui était certes loin de son caractère indépendant et frondeur, demain vous recevrez votre lettre d'audience.

D'Aubigné qui, par son impudence et ses exigences continuelles, pesait fort sur la volonté de sa sœur madame de Maintenon, était sans contredit, de tous les courtisans, celui qui s'observait le moins dans ses discours : la hardiesse de ses propos ne respectait même pas la majesté royale.

— Furieux de n'avoir pas reçu le bâton de maréchal de France, il a osé, — blasphème inouï à cette époque, — se plaindre publiquement dans la galerie de Versailles de ce qu'il appelait l'oubli de ses droits.

— Je ne comprends pas que le roi ne m'ait pas nommé, moi, son véritable beau-frère, avait-il dit, tandis qu'il a donné le bâton à Vivonne, qui n'était son beau-frère qu'en passant."

D'Aubigné, grâce à l'impunité dont il jouissait, grâce surtout à son cynisme, était sinon extrêmement recherché, du moins fort redouté à la cour.

Les ministres eux-mêmes, quoiqu'ils ne professassent pas une grande estime pour son caractère, comptaient avec lui et affectaient, pour ne pas l'irriter, de le prendre au sérieux.

La docilité avec laquelle il avait accueilli la parole impérieuse de Mathurin constituait donc un fait réellement extraordinaire, qui eût produit, s'il eût été connu, une surprise et une émotion très-grandes à Versailles.

— Mon cher comte, reprit Mathurin après un assez long silence, peut-être monsieur de Pontchartrain ne comprendra-t-il pas la grandeur des plans que j'ai à lui proposer. On n'a pas tous les jours le bonheur de rencontrer un cuistre de génie comme monsieur Colbert. Je dois donc vous avertir, — ainsi prenez vos précautions à l'avance, — que le cas échéant, où mes projets rencontreraient un invincible obstacle dans l'incapacité ou la mesquinerie du secrétaire d'Etat, il vous faudra me faire arriver jusque auprès de madame la marquise de Maintenon votre sœur.

— Ah ! vous voulez voir aussi la reine, baron Legoff, s'écria d'Aubigné avec une impatience qu'il ne put cacher. Ma foi, je ne vous dissimulerai pas que je déteste prodiguer ma famille. Vous m'obligeriez infiniment en cherchant ailleurs quelqu'un qui se charge de vous présenter à ma sœur.

— Vous me convenez trop sous tous les rapports, cher comte, pour que je songe à m'adresser à un autre qu'à vous. A propos, vous ai-je déjà demandé votre opinion sur la fertilité du sol d'Autriche ?

A ce prétendu à-propos, d'Aubigné se troubla ; mais prenant bientôt son parti :

— Parbleu ! monsieur le baron Legoff, s'écria-t-il, laissons là, je vous prie, le sol d'Autriche et sa fertilité, la grenade, la plus belle des fleurs, et l'orange, le meilleur des fruits ! Je sais parfaitement que vous êtes des nôtres ! N'imitons pas les enfants qui se brûlent en voulant jouer avec le feu. Quel avantage trouvez-vous donc que vous donne sur moi la connaissance de ce secret ? Vous figurez-vous me tenir en votre pouvoir ?

— Certes, répondit tranquillement Legoff.

— Ah ! voilà qui est trop plaisant ! Vous plairait-il de vous expliquer plus clairement ?

— Mais tout cela est d'une limpidité extrême ! Vous conspirez, sinon contre la personne, du moins contre les plus chers intérêts du roi : je connais vos projets, et d'un mot je puis vous perdre.

— Et quand vous aurez dit ce fameux mot, je me tairai, moi sans doute ? . . . Plein de reconnaissance pour votre noble caractère, j'éviterai de vous compromettre, n'est-ce pas ? Tenez, baron Legoff, ajouta d'Aubigné d'un air de pitié railleuse, vous traitez mieux les affaires d'argent que celles de la politique. Croyez-moi, restez dans la spécialité des placements.

Mathurin se mit à rire à son tour.

— Vraiment, dit-il, je n'aurais jamais cru qu'un homme habitué comme vous, monsieur le comte, aux intrigues de la cour, fût un si pauvre observateur ! Puisque les nuances vous échappent, que vous ne comprenez que les choses bien brutales, bien précises, jouons carte sur table. Je viens de vous donner une somme énorme, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire de me confier . . .

— Permettez, il est convenu que nous jouons carte sur table, je dois donc dire donner et non confier ! . . . Contre ces cinq mille louis qui vous arrivent si fort à propos, car vous avez perdu ce matin même huit cents pistoles sur parole, et

de ces huit cents pistoles vous ne possédiez pas tout à l'heure le premier écu ; contre ces cinq mille louis, dis-je, que vous ai-je demandé ? Rien ! Ni un service, ni un reçu. Vous voudrez bien convenir, qu'à moins d'être ou un fou ou un homme au-dessus de l'ordinaire, on ne jette pas de gaieté de cœur cent vingt-cinq mille livres par les fenêtres !

—J'avoue, baron, dit d'Aubigné d'un air où la réflexion avait remplacé le sarcasme, j'avoue, en effet, que votre générosité inexplicable vous donne un avantage sur moi.

—Eh bien ! comme je me sens assez fort pour ne pas vouloir profiter d'aucun avantage, je vais vous expliquer le motif de ma générosité, Rien de plus simple. J'ai voulu vous prouver que j'étais immensément riche ! Comprenez-vous ?

—Ma foi non, je ne comprends pas.

—Quoi ! vous ne comprenez pas qu'un homme qui vous donne cent vingt-cinq mille louis pour obtenir une simple audience de madame la marquise de Maintenon, sache et puisse, lorsqu'il s'agit d'un intérêt réellement grave, sacrifier un million ?

—De cela, baron, je vous crois capable.

—Et vous vous figurez naïvement que pouvant disposer d'un million pour acheter le secret d'une conspiration, je serais assez niais pour garder mon million et jouer ma tête ! Vraiment, cher comte, vous avez une détestable opinion de moi ; vous ne me supposez dans l'esprit ni finesse ni grandeur.

—Ainsi ? dit d'Aubigné, qui depuis un instant semblait être sur des charbons ardents.

—Ainsi, cher comte, si l'envie me prenait de vous perdre, vous ou tout autre de vos complices, non-seulement je ne partagerais en rien votre disgrâce, mais je serais, au contraire, remercié et récompensé pour le service que j'aurais rendu à Sa Majesté. Il m'est donc permis, n'est-ce pas, cher comte, ajouta Legoff d'un air tranquille, en sans que rien ne décelât en lui l'orgueil du triomphe, il m'est donc permis de compter sur votre obligeance pour me présenter à madame la marquise, si je n'obtiens pas du ministre Pontchartrain ce que je désire ?

—La tournure délicate de votre question, baron Legoff, que vous êtes plein de générosité. Je vous sais gré de demander ce qu'il vous est si facile d'exiger.

D'Aubigné, après cette réponse, garda le silence ; il semblait absorbé, contre son habitude, par de graves pensées.

—Savez-vous, cher comte, s'écria tout à coup Mathurin, que le projet que vous ruminez en ce moment ne prouve en faveur de votre générosité, ni de votre reconnaissance ! Que diable ! l'ingratitude, je le sais, est un sentiment trop naturel au cœur de l'homme pour que l'on songe à blâmer celui qui l'éprouve ; mais au moins faut-il que cette ingratitude ne dépasse pas certaines bornes et n'atteigne pas jusqu'à la vengeance !

A ces paroles, dites froidement, le frère de la marquise de Maintenon se troubla tout à fait. Toutefois il essaya de faire bonne contenance.

—Vraiment, baron, s'écria-t-il en grimaçant un sourire, je n'y suis plus ! . . .

—Croyez-moi, mon cher d'Aubigné, continua Mathurin avec une bonhomie parfaite, conservez pour les plaisirs du lansquenet les cinq mille louis qui viennent de vous tomber du ciel, et ne vous amusez pas à payer des coupe-jarrets, dont les efforts n'aboutiraient à rien de sérieux ! On assassine pas un homme cuirassé de million ! . . .

—Parbleu ! s'écria d'Aubigné qui se leva d'un bond de son fauteuil et se mit à parcourir comme un fou le salon : parbleu ! baron Legoff, il faut que vous soyez sorcier ! Que le diable votre patron me torde le col sur l'heure, si jamais j'essaie de lutter avec vous ! J'aime mieux me confier à votre générosité que de braver votre pouvoir. Je m'avoue vaincu. Ordonnez, j'obéirai.

—Merci mille fois, cher comte, de ces bonnes paroles d'amitié et de dévouement, répondit Mathurin, qui, se levant à son tour et se dirigeant vers la porte, salua légèrement le frère de la favorite et s'éloigna sans ajouter un mot.

D'Aubigné ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain, dans la matinée, Mathurin reçut pour le jour même une lettre d'audience de Pontchartrain.

XVI

Lorsque le baron Legoff entra dans le cabinet du ministre, M. de Pontchartrain, occupé à lire des dépêches, ne parut même pas remarquer sa présence, et continua son travail comme si de rien n'était.

Ce ne fut qu'après un quart d'heure qu'il aperçut ou fit semblant d'apercevoir le visiteur.

—Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? lui demanda-t-il avec une brusquerie grossière.

—L'huissier vous a annoncé le baron Legoff, répondit avec son sang-froid Mathurin, et le baron Legoff vous rappelle, monseigneur, que vous parlez à un gentilhomme.

Cette réponse audacieuse sortait tellement des habitudes des solliciteurs, que Pontchartrain en fut comme abasourdi.

—Quel grade occupez-vous dans la marine et que souhaitez-vous ? dit-il avec moins de rudesse.

—Je n'occupe, grâce à Dieu, aucun grade dans la marine, monseigneur, et loin de solliciter votre bienveillance, je viens au contraire vous offrir mes services et mon appui !

Cette fois, Pontchartrain éprouva un étonnement tel, qu'il resta un moment sans répondre.

—Je dispose, monseigneur, continua Legoff toujours avec le même sang-froid, de forces maritimes considérables ; la flotte que je commande, quoique privé d'administrateurs habiles, n'en est pas moins redoutée et redoutable ; elle pourrait sans trop de désavantage tenir tête à celle du roi.

—Ce d'Aubigné est impardonnable ! me faire recevoir un tel fou, murmura Pontchartrain, c'est dépasser toutes les bornes du respect ; je me plaindrai à Sa Majesté d'une pareille inconvenance.

—J'attends, monseigneur, reprit Legoff.

—Vous pouvez vous retirer, monsieur, répondit Pontchartrain se disposant à reprendre son travail.

—Pas avant toutefois, monseigneur, que vous n'ayez pris connaissance de cette lettre que je me suis engagé à vous remettre.

—Retirez-vous donc, monsieur, vous dis-je, vous m'importunez ! s'écria le secrétaire d'Etat en se laissant aller à la violence de son caractère.

—Cette lettre est d'un de mes lieutenants, de Ducasse, continua tranquillement Mathurin.

—De Ducasse ? répéta Pontchartrain qui prit vivement la lettre, en fit sauter le cachet et se mit à la parcourir avec une attention qui prouvait tout l'intérêt qu'il trouvait dans cette lecture.

—Ducasse, monsieur le baron, reprit peu à près le ministre avec un ton de politesse tout à fait étranger à ses habitudes, me dit qu'il a servi sous vos ordres, qu'il vous estime comme le plus grand homme de mer de notre époque, et me prie d'écouter, en y ajoutant la plus entière confiance, certaines propositions que vous avez à m'adresser. Je ne vous cacherai pas que je tiens M. Ducasse en une singulière estime ; sa recommandation est d'un poids extrême près de moi ; que désirez-vous ?

Si Pontchartrain s'exprimait avec une telle franchise, c'est qu'il était persuadé que Legoff connaissait le contenu de la lettre qu'il venait de lui remettre.

—Monseigneur, reprit Legoff, je désire vous donner trois choses qui vous manquent en ce moment : de l'argent, des hommes, de la gloire.

—Je ne conçois pas que Ducasse me parle de vous comme d'un grand homme de mer de notre époque, dit Pontchartrain en ayant l'air de n'avoir pas entendu, Legoff, Legoff ! je ne connais pas ce nom-là.

COMMERCE EN DESSOUS

N



Premier porter de Pullman.—Te voilà tout drôle, qu'est-ce que tu as donc ?

Second porter.—Je viens de perdre trente sous. J'ai ciré mes bottes par erreur, croyant que c'était celles de la section 4.

LES DEFINITIONS

(Suite)

M

Maître d'étude.—En voilà un qui doit avoir une jolie opinion de l'homme, s'il en juge par l'enfant !... Et c'est l'enfant qui ne doit plus guère avoir d'illusions sur l'homme, s'il en juge par le maître d'étude !

Mal.—Quand une personne dit, en parlant d'une autre : " Je ne lui souhaite pas de mal !..." on peut être sûr que ce n'est pas précisément du bien qu'elle lui veut.

Maladie, infirmité.—Il en est dont on peut guérir : les maladies physiques.

Malheureux.—Tout le monde. Celui qui ne l'est pas, en réalité, se figure l'être, et il le devient réellement, par cela même.

Maniaque.—Une mortel privilégié.—Il n'a qu'une seule folie.

Marbrier.—J'en connais un qui avait la spécialité des épitaphes les plus onctueuses. Il avait pris pour enseigne : " Au parfait défunt ! "

Marionnette.—Tantôt l'homme, tantôt la femme. Enfin, celui qui est le plus pincé des deux.

Mausolée.—Ça vous fait une belle jambe !

Ménage.—Voyez : Ménagerie.

Mépriser.—Une exercice auquel on a trop de tendance à se livrer envers les autres, avant de s'être bien confessé soi-même.

Métal.—" Comment, mon cher Rapineau, vous traitez l'argent de vil métal, vous ?

—Assurément... puisque " l'or " vaut vingt fois plus ! "

Minutes.—Les virgules du temps.

Miséricorde.—La fringale de la bonté.

Miséricordieux.—Un malin, qui veut s'assurer de bonnes nuits, en attendant une mort paisible.

Moi.—Son papa se nomme l'Orgueil, et sa maman l'Egoïsme.

Murmure, plainte sourde.—Plus haut, si tu veux qu'on t'entende—et tais-toi, si tu as peur d'être entendu.

Népotisme.—Il est né...comme ça ; et il n'a pas l'air d'avoir envie de mourir de sitôt.

Nerfs.—Une espèce de harpe, dont les femmes jouent dans la perfection.

Neveu.—" Mon oncle...je viens..."

L'oncle (l'interrompant du geste et tirant son portefeuille)—Combien ?

Névrose, vapeurs.—Une maladie qu'on guérit comme par enchantement, avec un coupon de théâtre ou une pelisse en renard bleu.

Nez.—Pardon, mon cher maître : le nez, c'est fait pour respirer, pour renifler...mais ce n'est pas fait pour " parler ".

Nier.—" Il faut toujours nier, mordicus," disait Mme Cardinal à sa cadette. " Qu'est-ce qu'on risque ? Si ça passe, ça passe. Si ça ne passe pas, il n'en est ni plus ni moins..."

Nul, nullité.—On peut être " nul," sans passer, tout de suite, pour une " nullité." Ainsi, par exemple... J'ai oublié son nom ; mais tout le monde le connaît !

O

Obliger.—Encourir la reconnaissance de quelqu'un.

Obstacles.—Des stimulants ; des éperons.

Obstination, entêtement.—En Bretagne, et dans bien d'autres pays, on appelle cela : avoir du caractère.

Ollade.—Télégraphie privée.

Oisif.—L'infortuné ! Il s'ennuie bien.—Et ce qu'il y a de fâcheux pour ses amis, c'est qu'il n'est pas égoïste : il les associe à son malheur.

Opter.—A quoi bon ? Tirez à pile ou face. Le hasard ne peut pas être plus bête que nous !

Ourang-outang.—Pauvre animal ; un pas de plus, et c'est un homme !

Oreille.—C'est celle-là qui doit avoir une jolie opinion de sa commère la langue !

Orgueil.—S'il est fondé, c'est une bêtise.—S'il n'est pas, c'est une sottise.

Orphée.—Est-ce bien " involontairement " qu'il s'est retourné, au dernier moment ? Je me le demande.

P

Partage.—Voici comment on l'entend d'ordinaire. Un Parisien disait à un vieux paysan : Comment, voilà que vous devenez partageux ? Mais vous ne savez donc pas que, le jour où l'on mettrait tout en commun, vous n'auriez pas cent écus, pour votre part ?

—Eh ! bien ?...avec ce que j'ai déjà !

Parler.—L'homme semble avoir pour excuse que le perroquet parle aussi. Mais il a un grand avantage sur nous, le perroquet : c'est qu'il n'est pas l'auteur des paroles.

Particule.—Une façon, pour un sot, de rapetisser son nom—en l'allongeant.

Passion.—Un archet, qui joue de l'homme à sa fantaisie ; et qui lui fait rendre de bien tristes sons.

Pêche.—Est-ce qu'il ne pourrait pas y avoir aussi une époque où il serait défendu de " pêcher... en eau trouble ?..."

Pédale.—Une circonstance, aggravante.

Coniche.—Un quadrupède, auquel il ne manque que la parole.

Perroquet.—Un volatile, auquel il ne manque... que le mutisme.

Persécution.—Le meilleur moyen pour transformer en volcan ce qui n'était plus que de la cendre.

Petit-fils.—Un fils qui venge son aïeul, en étant, pour son père, ce que celui-ci a été pour le sien.

Plaigiaire.

" Son verre n'est pas grand..."

Aussi n'y boit-il pas ! "

Plaider.—Non ; ne plaidez pas. Payez ;—c'est encore moins cher.

Plus-que-parfait.—Il va sans dire que ce mot ne s'applique jamais qu'à un verbe.

Préjugés.—Les préjugés, les clichés, les lieux communs, les rengaines, les paquets tout faits...mettez-les dans le même sac,

avec 100 livres de plomb, au fond ; jetez ce sac au milieu de la rivière, et... une minute après, ils auront reparu à la surface, rajeunis, rafraîchis et ragailardis par ce petit bain de santé.

Prendre.—“ Accepter ” n’est pas désagréable. Mais “ prendre ! ” voilà le bouquet.

Présence (d’esprit).—Ceux qui ne recevraient de jetons que pour cette “ présence-là ” seraient rarement millionnaires.

Prêter (de l’argent).—Le moyen le plus infailible pour se débarrasser d’un gêneur.

Préventions.—C’est comme l’autre monde : on n’en revient jamais.

Prière.—“ Oh ! mon Dieu, veillez sur moi, protégez-moi, ne vous occupez que de moi ! ”

Prochain (le).—Aimez-le ; vous y aurez du mérite. Car vous ne l’aimerez jamais autant, qu’il s’aime lui-même, et qu’il vous aime peu !

Prodigalité.—L’excuse de l’avarice.

Professeur.—“ Enseignez ” un peu plus ; “ professez ” un peu moins.

Promesse.—La chienne de Jean de Nivelles.

R

Raccommodement.—Voyez : raccommodage, ressemelage, replâtrage ; et dites-vous que ça ne dure pas davantage.

Raison (la).—Fermée, jusqu’à nouvel ordre, pour cause de réparation.

Rancune.—La rancune est la reconnaissance..., des mauvais procédés.

Recette.—Sa belle-sœur la Dépense devrait bien la consulter plus souvent.

Reconnaissance.—C’est une des dents les plus difficiles à arracher.

Réfléchir.—Une façon comme une autre de faire une bêtise, mais posément.

Refuser.—La première condition pour pouvoir “ bien ” donner, c’est de savoir “ bien ” refuser.

Remerciement.—Un acte de simple politesse, auquel notre cœur a, rarement, la faiblesse de s’associer.

Répartie.—C’est le contraire de l’impromptu ; et ni l’un ni l’autre ne justifient leur nom. L’impromptu, on le prépare, avant ; la répartie, on ne la trouve, qu’après.

Ressentiment.—Colère, en bouteille.

Restitution.—Je crois que, quand on restitue, volontairement, c’est qu’on y est forcé.

Rétracter.—Nous laissons cela à la loyauté, ou à la lâcheté des personnes.

Ridicules (les).—On ne s’en corrige pas. On les remplace.

S

Soul.—Comme dit la chanson :
“ Ça vaut encore mieux qu’ d’êtr’ bête...
Ça dure moins longtemps ! ”

Sécheresse.—L’écueil de la concision.

Sensiole.—Le cœur, parfois.—L’amour-propre, toujours.

Soir (le).—Un délicieux moment ; on l’on récapitule ses petites gredineries de la journée ; et où l’on mijote celle du lendemain.

Soleil.—Crions bien haut que c’est lui qui nous aveugle et qu’il a tous les torts.

Souplesse.—Une grâce pour le corps ; une qualité pour l’esprit ; un défaut pour la conscience.

Sourire (le).—Traduisez, bonté, bienveillance ; et dites-vous que, si les méchants ricanent souvent, et rient même quelquefois, ils ne sourient jamais.

Souris.—On demandait à Mme Rossini, après la mort de son mari, si elle comptait garder son appartement.

—Non, dit-elle.

—Oui, je comprends, il est bien cher : 10,000 francs.

—Oh ! ce n’est pas là la raison ; il y a pour plus que ça de souris !

Stupidité.—Gare ! voilà la bêtise, qui a pris le mors aux dents !

Subalterne (un).—Un malheureux, qui gémit d’être traité, par ses supérieurs, comme ses inférieurs sont traités par lui.

Supplication.—L’indiscrétion de la prière.

T

Tabac.—Hein ? Si on nous l’imposait, au lieu de nous le permettre ? On dirait que le moyen âge n’avait jamais inventé pareil supplice.

Talent.—Si humble qu’il paraisse, le talent peut se passer du génie. Si radieux qu’il soit, le génie ne saurait se passer du talent.

Théorie.—Une rêveuse, à qui la pratique cause de bien cruelles déceptions.

Tintouin (avoir du).—Bonne affaire. C’est la preuve qu’on n’a pas de gros chagrins.

Tirade.—Une toupie qui ronfle, et qui fait ronfler.

Toqué.—Il n’est qu’un moyen terme entre un fou et un imbécile ; et il a le tort de se prendre pour un “ fantaisiste.”

Tremblement (de terre).—C’est bien singulier : c’est elle qui “ tremble,” et c’est nous qui avons peur.

Trentaine (la).—“ Oh ! la trentaine ! Je n’ai jamais pu décider ma femme à y entrer.

—Moi, j’y suis parvenu, avec la miennne, mais je n’ai jamais pu l’en faire sortir !

Trésor (mon).—Un des satellites de la lune de miel.

Troupeau.—Si vous avez vu un chien de berger travailler de son état, vous avez constaté que, quand le troupeau est dispersé, il le rassemble. Mais avez-vous remarqué aussi que, dès qu’il est rassemblé, il le disperse, pour le rassembler de nouveau. Bref, un vrai petit homme.

U

Union.—J’admets le proverbe, avec cette petite modification :
“ L’union ferait la force.”

V

Vengeance.—Croyez-moi, autant que possible, remettez-la au lendemain, tous les jours.

Victoire.—Une médaille dont le revers est... “ le revers.”

Vol.—Il a deux emplois bien distincts : il sert aux oiseaux, à gagner le ciel ; et, aux hommes, à gagner l’enfer.

Voleur.—Un homme qui ne “ trouve ” son plaisir, qu’où il le “ prend.”

FULL HAND

(DANS LA LUNE DE MIEL)



Eugénie.—Tu ne joue pas au poker ?

Edgar.—Non ; mais ce serait pourtant le bon temps pour moi de jouer.

Eugénie.—Comment cela ?

Edgard.—Parceque je tiens la plus belle main du monde.



Premier duub.—Où t'es-tu grisé comme cela ?
Second duub.—C'est cet imbécile de barbier qui m'a lavé la tête avec du Bay rum.

PINCÉE DE CONSEILS

CIRAGES.—ENCAUSTIQUE. CHAUSSURES

Cirage pour chaussures.—On délaye dans une terrine vernissée :

- Noir d'ivoire..... 10 oz.
- Indigo..... 3 drachms.
- Gomme arabique..... 1 oz.
- Mélasse..... 10 oz.

On ajoute :

- Noix de galle en poudre..... ¼ oz.
- Sulfate de fer en poudre..... 1 oz.

Quand la masse est bien mélangée, bien battue et bien homogène, on y verse lentement et en continuant de remuer :

- Acide chlorhydrique..... 1 oz.
- Acide sulfurique..... 1 oz.

On délaye le tout dans 5 onces de vinaigre et on met en bouteilles.

ENCAUSTIQUE IMPERMÉABLE POUR LES BOTTES DE CHASSE

- Huile de pied de bœuf..... 2 lbs.
- Gutta-percha..... 10 oz.

Faire chauffer l'huile sur un feu doux et y faire dissoudre par petits morceaux et successivement la gutta-percha en agitant continuellement avec un petit bâton.

Cette graisse se conserve parfaitement dans les boîtes en métal et s'étend sur la chaussure, avant le départ pour la chasse, avec un pinceau dur.

Durcie par le froid, il faut, pour s'en servir, l'approcher légèrement du feu.

CIRAGE POUR HARNAIS NOIR

Faire fondre au bain-marie 2 onces de cire jaune ; pendant que la cire est liquide et sans la retirer du bain, y ajouter ¾ once vernis noir à sculptures (meubles,) ensuite ¾ once essence de térébenthine ; le reste, même que ci-dessus.

CIRAGE IMPERMÉABLE POUR HARNAIS JAUNE

- 1o. Vaseline pure.
- 2o. Vaseline..... 1½ oz.
- Cire jaune ou blanche..... 1½ oz.
- Essence de térébenthine (au bain-marie).... ¾ oz.

Ajouter la vaseline à la cire fondue, ensuite la térébenthine. (Imperméable.)

POUR HARNAIS NOIR (CIRAGE IMPERMÉABLE.)

- Vaseline..... 1½ oz.
- Cire jaune..... 1 oz.
- Vernis à sculptures (meubles)..... 1 oz.
- Essence de térébenthine..... ¼ oz.

Même procédé au bain-marie.

Nota.—Avant d'employer ces cirages, il est urgent de laver les harnais au moyen d'une petite éponge ; pour employer le savon suivant avec de l'eau tiède presque froide, bien laisser sécher les harnais avant d'y appliquer les cirages pour jaune ou noir, soit au soleil, soit à l'étuve.

ENCAUSTIQUE POUR PARQUET OU POUR CARREAUX MIS EN COULEUR

Dans 3 pintes d'eau chauffée sur un bon feu, faites fondre une livre de cire jaune coupée en menus fragments, 4 onces de savon de Marseille et 3½ onces de potasse blanche. On mélange le tout sans faire entrer le liquide en ébullition ; on retire du feu et on remue constamment jusqu'à complet refroidissement. Pour faire usage de cette composition, on l'étale en couche mince, au moyen d'une brosse, et on la frotte énergiquement quand elle est sèche.

COMPOSITION POUR RENDRE LE CUIR IMPERMÉABLE

Faire dissoudre 1 livre de caoutchouc naturel coupé en petites tranches que l'on fait dissoudre sur le feu dans 2 lbs d'huile de poisson. Plus simplement : acheter de la dissolution de caoutchouc dans l'essence de térébenthine. En prendre 2 livres environ que l'on ajoute à 2 livres d'huile de poisson et 1 livre de cire. On fait fondre la cire quand elle est bouillante. On retire du feu. On s'en éloigne le plus possible par mesure de précaution, et on verse alors dans le chaudron contenant la cire, le caoutchouc en dissolution et l'huile, et l'on remue jusqu'à ce que le tout soit intimement mélangé.

Mode d'emploi : Pour imperméabiliser les chaussures, il faut qu'elles soient bien sèches à fond ; on chauffe la quantité de graisse caoutchouc nécessaire jusqu'à ce qu'elle soit bien fluide, et avec un tampon de laine on imbibe la chaussure. Mais il faut que cette chaussure soit chaude, soit qu'on la place en plein soleil en été, devant le feu ou dans un four, ou dans une boîte en fer-blanc, comme on s'en sert dans les établissements de bains pour chauffer le linge.

COMPOSITION D'UNE GRAISSE POUR ASSOULIR LES CHAUSSURES ET LES RENDRE IMPERMÉABLES A L'EAU

Elle n'empêche pas de cirer lorsque la graisse est absorbée par le cuir ; une application tous les quinze jours suffit pour entretenir les chaussures souples et conserver l'imperméabilité. Indispensable pour la chasse aux marais :

- Huile de lin..... 1 chopine.
- Suif de mouton..... 1 oz.
- Cire jaune..... ¾ oz.
- Résine (poix résine)..... ½ oz.

Faire fondre ensemble le suif, la cire, la résine, bien mélanger, ajouter l'huile et retirer du feu en continuant à remuer le mélange jusqu'à refroidissement complet. Conserver à l'abri de l'air, étendre la composition sur la chaussure à l'aide d'une brosse.

GRAISSE A BASE DE CAOUTCHOUC, POUR IMPERMÉABILISER LES CHAUSSURES DE CHASSE

- Huile de baleine..... 7 oz.
- Caoutchouc pur..... ¾ oz.
- Saindoux..... ¼ livre.
- Essence de térébenthine..... 1½ oz.

Faites dissoudre à chaud le caoutchouc dans l'huile, puis le saindoux, en agitant le mélange. Quand celui-ci est parfait, retirez du feu et ajoutez l'essence, en remuant de nouveau. Exposez au feu les chaussures enduites de cette graisse, pour lui faire pénétrer le cuir.

RECETTES DIVERSES

Réparation des sculptures en pierre.—Il arrive souvent à des propriétaires éloignés des villes d'avoir à réparer les pierres et sculptures en pierre. On opère au moyen d'un mélange d'oxyde de zinc et de silice pulvérisée, auquel on ajoute du chlorure de zinc pour en former une pâte qui durcit très rapidement. On peut la façonner pendant qu'elle est encore un peu molle. On a réparé par ce moyen des statues et des monuments à Paris.

NETTOYAGE DES CADRES DORÉS

On bat ensemble : blancs d'œufs 3½ oz. et eau de javelle, 1 once, et on nettoie le cadre avec une brosse douce trempée du vernis dont se servent les doreurs sur bois. La dorure reprend immédiatement sa vivacité. On peut répéter plusieurs fois l'opération avec succès sur la même dorure.

POUR BOUCHER LES FENTES DU PARQUET

Introduire dans les fentes de la colle fort claire, la faire pénétrer à fond au moyen d'un fer chaud, puis remplir les vides avec du mastic de menuisier (colle forte et sciure de bois), faire pénétrer aussi profondément que possible à l'aide d'un couteau et du fer chaud ; recouvrir encore les fentes avec le même mastic, laisser refroidir et sécher à fond, puis raboter et cirer.

ETUDES SUR LA TOILETTE

I

LE PALETOT ET LE PARDESSUS



Ces vêtements étant destinés à recouvrir les autres, sont par conséquent d'une structure moins délicate et moins soignée.

La fantaisie se donne plus facilement carrière dans la confection du pardessus que dans toutes les autres.

Il y a le pardessus riche à large collet de velours, à parements opulents, usité parmi les gens de haute finance.

Le pardessus enrichi de fourrures pour la parade de rue.

Le pardessus *mac-intosh* contre la pluie.

Le pardessus russe à ceinture.

Le pardessus polonais à brandebourgs, qui a complètement perdu son crédit.

Le manteau espagnol, qui est presque démodé.

Le cafetan turc, qui n'a pas beaucoup d'avenir.

Le pardessus ou *twine* large pour le printemps ou pour l'été.

Le pardessus redingote à la propriétaire.

Le pardessus ecclésiastique.

Règle générale, en grande soirée ou au bal, si vous n'êtes pas assez fortuné, ce qui peut arriver à bien d'autres qu'à vous, pour ne pas avoir à l'antichambre Baptiste ou Pierre qui garde sur son bras votre paletot ou pardessus de sortie, ne mettez jamais que votre paletot de l'année précédente. Les erreurs involontaires ou voulues sont devenues trop fréquentes.

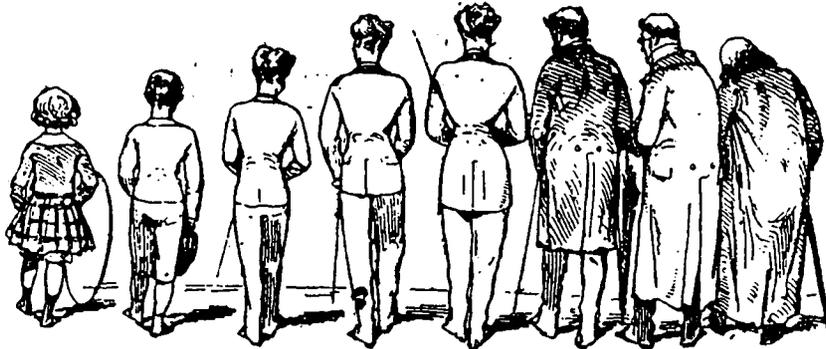
II

LE FAUX-COL ET LA CRAVATE



La cravate et le faux-col accentuent la toilette de l'homme, et sont comme la dernière touche qui lui donne sa complète signification ; c'est la signature au tableau.

À mesure que les pans de la redingote s'abaissent, le sérieux, la position et l'âge de l'homme s'affirment de plus en plus ; ici, c'est tout le contraire.



Le point de départ est très bas. Le premier faux-col est une sorte de collerette, puisée, pour ainsi dire, dans l'arsenal maternel. Lorsque le jeune homme paraît, le faux-col remonte légèrement, puis un peu plus, puis plus encore.

Puis il prend, en même temps que la considération entoure davantage l'adolescent fait homme, un développement de plus en plus sérieux ; puis il envahit les régions supérieures, s'élance au delà des parages du menton, qu'il dépasse bientôt, pour ne plus s'arrêter qu'à la limite des oreilles, qui sont les colonnes d'Hercule du faux-col.

La cravate suit nécessairement et fatalement tous ces développements progressifs.

Au départ, simple ruban, presque un fil, noué négligemment à la base du col, elle devient successivement, à mesure que le faux-col prend son essor, un ornement, une enveloppe protectrice, un rempart, finalement un soutien.

Certaines têtes d'hommes en place ou bien posés simulent, grâce aux faux-cols opulents et aux cravates qui les enserment, ces riches bouquets de fleurs qu'on admire aux vitres des fleuristes en renom, solennellement placés dans leur enveloppe de papier.

En dehors des nécessités d'âge et de position, les faux-cols d'une coupe et d'un format exagérés sont un signe infailible de prétention.

Comme tu lâches de la toile ! se dit fort bien, dans le style boulevardier le plus pur, à un ami qui arbore trop de faux-col.

Se pousser du col, dans le langage familier du gamin, est synonyme de vanité ou de forfanterie.

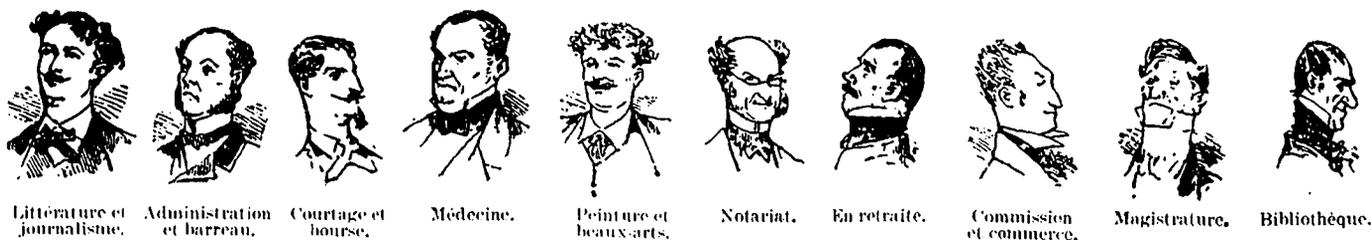


Voilà qu'éclate
Son vieil habit ;
A pleine rate
La foule rit

Couvert de boue
Vert comme un mort
Il prend sa roue
Et vire au Nord

Tel était le refrain d'une chanson populaire chanté dans les carrefours de Paris, et dont le héros n'était autre que le czar Alexandre II.

L'homme prudent saura se tenir dans les limites raisonnables que lui assignent son âge, sa position, et son plus ou moins de disposition aux angines et aux bronchites. Consulter son chemisier après son docteur.



III

DU GANT ET DE LA MAIN



Consultez les chirographes, les chiromanciens les plus célèbres, voyez d'Arpentigny, voyez Desbarolles, ils sont tous du même avis.

La main est une sorte de prospectus dans lequel sont exposés clairement la nature, les tendances, les aptitudes, l'origine, le passé, et jusqu'à

l'avenir de celui ou de celle à qui elle appartient.

Les lignes tracées dans la pomme de la main, de même que les lignes qui en circonserivent et en arrêtent les formes extérieures, sont comme des lignes écrites dans lesquelles chacun peut lire et juger le sujet en connaissance de cause.

Le gant est une dissimulation qui sert non-seulement à voiler les imperfections, mais plus encore à entraver l'observateur dans les révélations indiscrètes que la main peut et doit lui faire.

On porte des gants, comme les hommes d'affaires, de finance et de justice, portent des lunettes vertes ou noires, afin de ne pas laisser lire dans son jeu.

* *

C'est dans la main que l'inégalité de race, d'éducation, d'intelligence et de savoir-faire semble plus flagrante et plus accusée. Notre époque, où l'égalité paraît être le rêve caressé avec le plus d'amour, est celle qui a donné le plus d'importance à ce voile égalitaire qui tend à faire que toutes les mains se ressemblent.

Sauf la conformation générale qui constate la présence de quatre doigts et du pouce opposé aux autres doigts, rien ne ressemble moins à une main qu'une autre main.

Donnez un coup d'œil aux quelques mains ci-dessous tracées.



1. *Main pratique.* Cette main appartient à l'entrepreneur de bâtisse, ou au marchand qui s'est élevé de la classe pauvre. Le propriétaire a le ventre proéminent, le visage éclatant et fleuri, le favori large et épais : il ne craint pas le déjeuner en ville.

2. *Main spéciale.* Main d'homme d'affaires ou banquier. Cette main, providentiellement ornée de la spatule anti-artistique et du nœud philosophique, appartient généralement à un personnage grêle, un peu jaune, barbe rare, coudes et genoux pointus, estomac vigoureux, quelques prédispositions aux maladies de cœur.

3. *Main d'ouvrier.* A été fort à la mode : "J'ai toujours aimé presser dans ma main la main calleuse de l'ouvrier." (*Souvenirs de 1848.*)



4. *Main de jolie femme de trente à trente-cinq ans.* Cette main indique une nature portée aux délicates gourmandises et appartient à une personne grasse.

5. *Main d'homme de loi, de chicane ou d'huissier.*

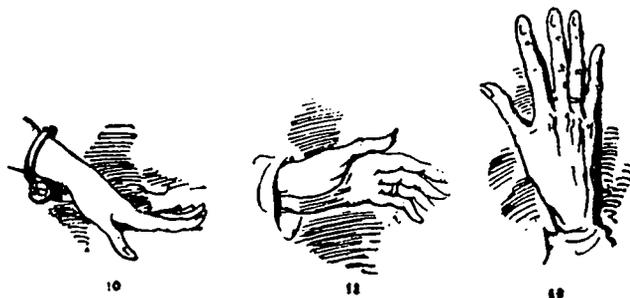
6. *Main d'employé.* Peu de chose à faire entre les repas, trop de temps pour se ronger les ongles.



7. *Main aristocrate.* Indique une heureuse harmonie de formes. Madame porte bien le châle long.

8. *Main d'homme d'action.* Indique chez son possesseur un biceps assez développé, le cou court, la poitrine large, le teint coloré. Tâchez d'être de son avis, ou de ne pas trop le heurter, quand vous dînez à table d'hôte.

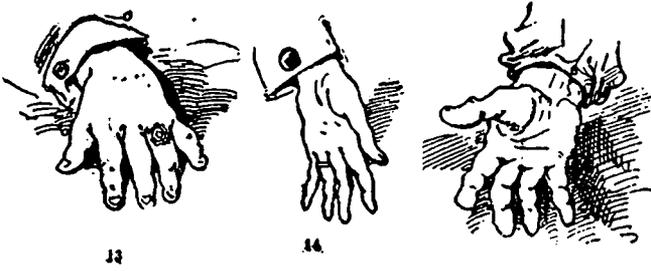
9. *Main d'homme de Bourse.* Est aussi un homme d'action. Prenez garde à vos poches.



10. *Main de race.* On ne s'est livré à aucun travail manuel depuis quarante générations.

11. *Main de bourgeoise.* La propriétaire peut être jolie : quelques tendances aristocratiques. Couture, broderie, un peu de tapisserie, raccommodage de chaussettes.

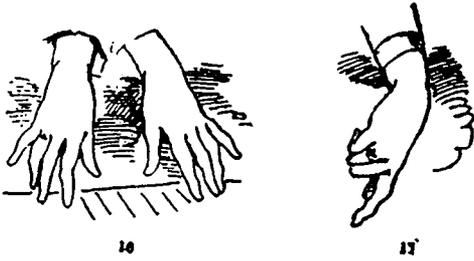
12. *Main de femme de lettres.* Indique un œil noir et profond. Le cou élégant montre seulement un peu trop la corde. Sécheresse dans les relations. Le bas, souvent bleu, quoique bien tiré, fait quelques plis sur la jambe.



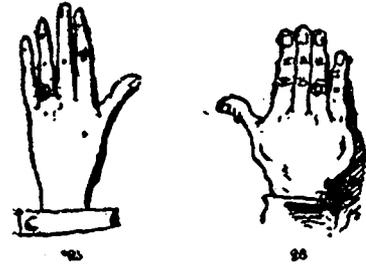
13. *Main sensuelle.* Appartient souvent à la classe moyenne enrichie. Les femmes arrivent parfois à arborer ce genre de mains, vers les quarante-huit ans, lorsqu'elles ne tournent pas au maigre.
 14. *Main psychique.* Main d'écrivain ou d'artiste. Ne lui conseillez pas de s'occuper d'affaires.
 15. *Main de campagne.* Artisan ou laboureur.



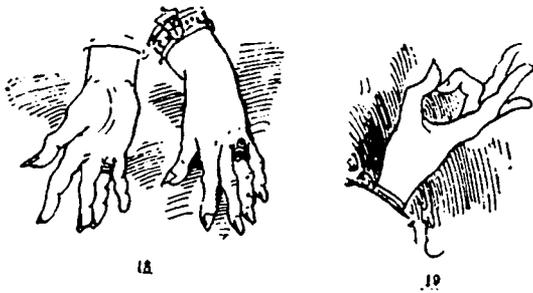
22. *Main paresseuse.* Facile à prendre.
 23. *Main soigneuse.* Habile à prendre, et à garder.
 24. *Main de prélat.*



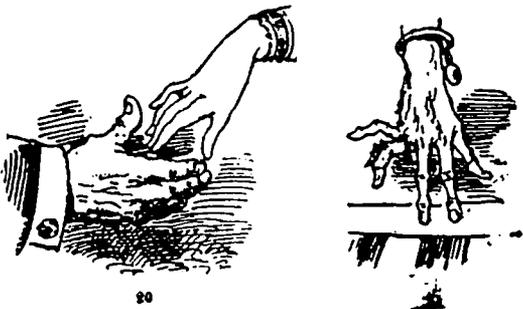
- 16 et 17. *Main de jeune fille cherchant un mari.* Romance : "Vous voulez posséder mon cœur..." air connu. Bien, en costume de bains de mer. Défiez-vous du 17, il vous empoignera.



25. *Main aristocratique.*
 26. *Main canaille.*



18. *Main de grande dame désolée.* Son père était dans le commerce. Madame soigne beaucoup ses mains. Rien n'y fait. Heureusement on a inventé les gants.
 19. *Main Folichonne.* Appartient à mademoiselle Pichenette. Prenez garde à votre cœur et à votre nez.



20. *Mains de gens d'affaires.* Main d'un homme qui a le sac, enrichi dans les alcools ou les farines ; et main d'une demoiselle sans dot. Faites avancer M. le curé.
 21. *Main de demoiselle excessivement forte sur le piano.* Vitesse moyenne, quatorze notes par seconde.

Couvrez toutes ces mains du même voile en peau de chevreau, vous arriverez à leur donner comme une vague ressemblance générale, que les intéressés seuls s'efforceront de trouver parfaite.

Une belle main bien faite, élégante, sagement proportionnée, est plus rare à coup sûr qu'un joli pied.

Le gant, cet étui de peau, fait disparaître les inégalités trop choquantes, voile les articulations noueuses, les peaux fripées, les ongles mal disposés, ou rongés, ou difformes.

La main bien gantée paraît, ou moins épaisse, ou moins tourmentée.

Dans le jour, on porte des gants de couleur plus ou moins foncée, suivant le goût et le temps.

Le soir, des gants d'un jaune clair ou d'un blanc léger. Les gants gris-perle se montrent parfois. Mettre des gants foncés serait considéré comme une énormité.

Les hommes de haute élégance changent de gants quatre ou cinq fois par jour. Gant de cheval, le matin, gant de demi-toilette pour aller déjeuner, gant de toilette pour visite, chevreau ou peau de Suède, gants de peau de chien pour conduire son dog-cart, gants pour aller dîner en ville, gants pour aller au bal, au théâtre, ou au club le soir.

Mais il en est peu qui puissent ou daignent s'astreindre à de pareilles obligations : les gantiers seraient trop riches.

Je connais un grand élégant dont les mains sont admirables de forme, de couleur et d'élégance, qui tient toujours ses gants à la main, et ne les met jamais, prétendant que les gens difformes sont seuls forcés d'en mettre.

Quelle que soit votre prédilection ou votre antipathie pour les gants, ne donnez jamais le bras à une femme dans la rue sans avoir une main gantée et l'autre gant au moins dans la main.

Ne portez jamais de gants verts.

COMMENT SE FONT LES AUTOGRAPHES

La manie des collections d'autographe vient de recevoir un coup fatal. Un de nos hommes politiques les plus en vue répond comme suit à la demande de sa signature et d'une mèche de ses cheveux : "Monsieur X... est désolé de ne pouvoir se rendre à la demande de monsieur Z..., parce que le secrétaire qui a l'habitude de signer ses lettres est en vacances et que son nouveau domestique est chauve."

L'IDÉAL.

Conversation prise au vol en chemin de fer :

—Y a-t-il longtemps que tu as vu Vaudreuil?

—Il y a bien cinq ans.

—Tu n'as pas d'idée du changement. C'est devenu immense. Ainsi, rien qu'autour de la station, il y a trois auberges.

—Ah ! bah ! je vais aller voir cela, sûr !

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

MARSEILLAISE

REMPORTER UNE VESTE

Cette expression, qui signifie *faire four, faire fiasco*, est d'origine toute moderne ; et voici, d'après M. Joachim Duflot, quand et comment elle a pris naissance :

“ On jouait pour la première fois au théâtre du Vaudeville une petite farce en trois actes intitulée *les Etoiles*.

La pièce avait rencontré, chemin faisant, quelques mauvaises dispositions de la part du public de l'orchestre. Mais ces légers murmures n'étaient que le prélude d'une tempête : on ne sait jusqu'où peut aller la mauvaise humeur d'une salle.

Le troisième acte commence ; trucs, décors, costumes, rien ne put conjurer l'orage.

Enfin, pour clore la série des mésaventures dont les comédiens avaient senti les effets, et pour donner naissance à cette veste qui nous occupe, voici venir l'Etoile et le Berger.

“ La nuit est sombre, l'heure est propre au repos, viens t'asseoir sur ce tertre de gazon, dit le Berger.

— L'herbe est humide des larmes de la rosée, répond Vénus.

— Assieds-toi sur ma veste, ” repart le Berger galant.

Ici, le rire moqueur de la salle entière se joignant aux sifflets suspendit tout à coup les élans du Berger, et la féerie du s'arrêter tout court. Le public demanda de baisser le rideau, et le Berger confus, reprenant tristement sa veste sur le tertre, salua le parterre irrité et se retira.

Pendant les quelques représentations qui suivirent, le Berger fut forcé de *remporter sa veste* au même endroit : de là vint ce dicton qui a passé du théâtre dans les salons. ”

Aujourd'hui *remporter une veste* se dit non seulement en parlant d'un insuccès de théâtre, mais encore dans le sens d'éprouver un échec dans une entreprise quelconque.

BINETTE

Voici ce que je trouve dans un volume intitulé : *De Paris, des mœurs, etc.*, publié par Salgues en 1813 :

“ En peu de temps les perruques s'établirent sur toutes les têtes. Louis XIV et toute sa cour en portaient qui pesaient plusieurs livres et coûtaient jusqu'à mille écus ; les tresses descendaient sur les hanches et le toupet dominait sur le front à la hauteur de cinq à six pouces. L'histoire nous a conservé le nom de l'artiste ingénieux qui inventa cette coiffure ; il se nommait *Binette*. ”

La Révolution emporta les perruques ; pendant dix ans, les perruquiers réduits aux abois pleurèrent la perte de leur grandeur passée, et il n'est resté de cette mode royale qu'un nom, *binette*, employé ironiquement par le populaire pour désigner une tête qui a quelque chose de ridicule, qui semble dater comme de l'ancien régime.

M. Edouard Fournier, dans son *Paris démolé*, donne, d'après l'*Almanach des adresses de Paris sous Louis XIV*, le nom de *Binet* au perruquier de ce roi, et non, comme Salgues, celui de *Binette* :

“ M. *Binet*, qui fait les perruques du roy, demeure rue des Petits-Champs. ”

Mais comme on a dû dire : une *perruque à la Binette*, puis une *binette* (de même que de *couverture à la Mansard* on a fait *mansarde*), cela ne change absolument rien à l'étymologie de *binette* signifiant tête : c'est toujours le nom de la perruque à la mode du temps de XIV qui la fournit.

PAYER EN MONNAIE DE SINGE

Cette expression est toute parisienne. Elle est venue de ce que, dans le règlement fait par saint Louis sur les droits de péage qui devaient être acquittés par toute personne passant sur le Petit-Pont, reliant l'île Notre-Dame au quartier Saint-Jacques, les *joculateurs* pouvaient s'exempter de payer en faisant jouer et et danser leurs singes devant le péager.

Comme le jeu du singe consiste principalement en gambades, on a dit aussi *payer en gambades*, comme synonyme de *payer en monnaie de singe*.

Un jeune officier du génie, nommé Rouget de l'Isle, se trouvait en garnison à Strasbourg lorsque la guerre fut déclarée au commencement de 1792.

Un bataillon de volontaires allait partir de cette ville. On savait que Rouget de l'Isle, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions militaires, cultivait la poésie et la musique, et le maire de Strasbourg, Dietrich, lui demanda pour ses jeunes gens une marche nouvelle.

Rouget se met à l'œuvre dans la soirée. Sa tête fermente, et, dans une seule nuit, il compose les paroles et la musique du *Chant de guerre de l'armée du Rhin*, titre primitif de ce chant national.

Dès le matin, quelques artistes du théâtre vinrent l'étudier chez lui. Dans le milieu de la journée il fut exécuté sur la place publique où les volontaires s'assemblaient, et l'effet qu'il produisit fut tel qu'au lieu des six cents hommes de la veille il s'en trouva neuf cents pour marcher à l'ennemi.

Ce n'était que le prélude des prodiges que devait opérer cet hymne.

Connu déjà des régiments du Nord, il n'avait point encore été entendu à Paris ; ce furent les volontaires marseillais de Barbaroux qui l'y firent entendre pour la première fois en marchant contre les Tuileries, à la fameuse journée du 10 août.

A ce moment il fut connu officiellement dans la capitale sous le nom d'*Hymne des Marseillais* :

“ Après l'affaire du 20 septembre (Valmy), Kellerman avait écrit au ministre de la guerre pour obtenir la permission de faire chanter, en mémoire de cette journée, un *Te Deum* dans son camp. Le ministre de la guerre lui a répondu que l'*Hymne national connu sous le nom des Marseillais* était le *Te Deum* de la République, et que celui-ci était le plus digne de frapper les oreilles de Français libres.

(*Moniteur* du 3 octobre 1792.)

Mais le peuple pour qui *hymne* était encore du féminin, dit probablement *l'hymne marseillaise*, puis, par abréviation, *la Marseillaise*, et ce nom est resté depuis.

Voilà pourquoi, sans avoir été fait à Marseille, ni même par un Marseillais (Rouget de l'Isle est né à Lons-le-Saulnier), le chant en question s'appelle *la Marseillaise*.

MACADAM.

De retour des Etats-Unis au moment où l'on commençait à faire de nombreuses routes en Ecosse (1787), un ingénieur de ce dernier pays perfectionna les méthodes alors en usage et ne tarda pas à attirer sur lui l'attention de tous les hommes compétents.

Une instruction qu'il rédigea pour la réparation des vieux chemins est adoptée en 1811 par le parlement et publiée par son ordre.

En 1819, cet ingénieur est appelé en Angleterre et nommé curateur des routes du territoire de Bristol.

En moins de trois ans, non seulement il met dans le meilleur état plus de cent cinquante milles de route, mais encore il amortit l'énorme dette flottante de ce service.

Le nouveau système, après avoir été adopté par toute l'Angleterre, passa en France, où il eut bientôt un grand succès.

Naturellement, car c'était justice, on voulut donner à l'invention le nom de l'inventeur, et comme celui-ci s'appelait *Mac-Adam*, on réunit ces deux mots en un seul, et ainsi fut formé le substantif *macadam*, qui a fourni les dérivés *macadamisé* et *macadamisé*.

Maintenant, pourquoi prononce-t-on *macadame*, comme s'il y avait un *e* final ?

Parce que *Mac-Adam* se prononçant *macadame* en anglais, nous avons adopté la prononciation en même temps que le nom lui-même.

C'EST D'EN SORTIR

Un député, (visitant la prison de son chef-lieu trouve parmi les détenus un de ses anciens cabaleurs.)—Comment as-tu fait ton compte pour entrer ici ?

Le prisonnier.—Je ne me suis pas cassé la tête pour jongler au moyen d'y entrer : mais ce qui me badre, c'est d'en sortir, et c'est difficile.

SI VOUS VOULEZ

*Vous tenir au courant de ce qui se passe autour
de vous, LISEZ*

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français
de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement, en dehors de Montréal, seulement
\$2.00 par année. Strictement payable d'avance.

Edition Hebdomadaire de 8 grandes pages, \$1.00
par année.

*SI VOUS VOULEZ avoir ce que vous désirez, ou disposer
de quelque chose*

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les jour-
naux français au Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUIN

15,545 PAR JOUR

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE, 69 rue St. Jacques

MONTREAL.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct
du propriétaire, aide de diplômés compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et
les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide
Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour dés-
infecter les petits appartements.

LE SIROP DE CHLORAL INALTERABLE DE GRAY.

LE SIROP D'IODURE DE QUININE DE GRAY.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 Rue St. Laurent, Montreal

N. B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie
depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le
1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu
plus bas que mon établissement actuel.

— ALLEZ CHEZ —

NORMAN W. McLAREN

57 RUE DU COLLEGE

— POUR LES —

LETTRES BLANCHES ÉMAILLÉES ————

ET POUR ————

oX— Lettres en Papier à l'Épreuve de l'Eau.

☞ SERVANT POUR VITRINES ET ENSEIGNES. ☞

—LE GRAND— PANORAMA DE JERUSALEM

ET LE CRUCIFIEMENT

Représentant de grandeur naturelle les montagnes de SION, des OLIVIERS
et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUÉES, et les
caravannes en chemins pour la VILLE SAINTE. Les
ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. URBAIN.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30
p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

VIENT DE PARAÎTRE.

La Vérité sur la Question Métisse

RÉCIT DE GABRIEL DUMONT

LES EVENEMENTS DE 1885 AU NORD-OUEST

PRIX:

\$1.00 le volume Broché, pour le Canada

1.25 " " pour les États-Unis

1.40 " Cartonné, pour le Canada

1.60 " " pour les États-Unis

Moins les Frais de Poste.

Pour détails s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE.

69 RUE ST-JACQUES,

MONTREAL.

Nouvelle Imprimerie

Nous venons de terminer l'installation d'une magnifique imprimerie où nous exécuterons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

*Circulaires, Livres, Brochures, Pamphlets, Affiches,
Cartes de Visite, Cartes d'Affaires, Pancartes,
Entêtes de Compte, Programmes, Annonces d'Encre,
Étiquettes, Blancs de toutes sortes, etc., etc.*

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc.

Commandes promptement exécutées. Caractères de luxe. A meilleur marché que partout ailleurs.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 Rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la Rue Claude

MONTREAL

N. B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 RUE ST-JACQUES.